

20 août 1944 :

Les massacres de Lhez

LES MASSACRES DE LHEZ sur la route de Tarbes-Toulouse



Le 20 août, le fusillade eut lieu au pied du village de Lhez, près de Tarbes, dans un ravin.
Une trentaine d'Allemands se défilèrent du côté, salués par les 20... en particulier par le groupe Rémi, et plusieurs d'entre eux furent tués.
Deux d'entre eux, sans plus particulièrement mentionnés par les autres témoins à l'été de la guerre. Ils sont certainement les seuls sur un site massacrés dans le sud et restés dans une zone. Le jour suivant a été

Abascarat, lundi, soir, 21 août 1944
Chers enfants,
aujourd'hui, une longue narration à vous
D'abord, sachez que nous allons bien grand
et moi. Je commence ensuite mon récit.
Di' Demier, un groupe d'Allemands se dirigeait sur
le. Arrivé au pont de l'Arvit, il a rencontré
ces sur la route. Auparavant, ce groupe avait je
te assailli par des Heuguis entre Lannemezan et
ce qui l'a fait naturellement fort indisposé à



Travail réalisé par les élèves de 3A et de 3C
du collège Maréchal Foch d'Arreau
sous la conduite de leur professeur Mme Pléchet

Le contexte

La France est entrée dans la Seconde Guerre Mondiale en septembre 1939 à la suite de l'invasion de la Pologne par l'Allemagne nazie dirigée par Adolf Hitler.

Dès le mois de juin 1940, la France, vaincue, capitule. Son dirigeant, le Maréchal Pétain, signe l'armistice et s'engage à aider Hitler dans sa politique : c'est la collaboration d'État.

La France est alors, elle aussi, devenue une dictature : le Régime de Vichy. Sous l'impulsion de son ministre Pierre Laval, elle organise le STO (Service de Travail Obligatoire) qui consiste à envoyer les jeunes Français travailler en Allemagne.

Mais, dès 1940, certains Français refusent la défaite : ce sont les résistants. Le mouvement a commencé avec l'appel du Général de Gaulle lancé le 18 juin 1940 sur la BBC depuis Londres où il s'était exilé.

Il fonde les FFL (Forces Françaises Libres) qui est une armée de Français volontaires qui continuent le combat aux côtés du Royaume-Uni dirigé par Churchill.

A l'intérieur du pays, s'organisent des réseaux et des maquis que rejoignent les réfractaires au STO. Jean Moulin est chargé par le Général de Gaulle d'unifier ces mouvements.

Le 6 juin 1944, les Américains et les armées alliées débarquent en Normandie. Les Allemands ont donc besoin de renforts pour faire face. Les armées d'occupation présentes sur tout le territoire reçoivent alors l'ordre de se retirer pour apporter leur renfort au nord de la France.

C'est dans ce contexte que le 20 juin 1944 les armées allemandes quittent Tarbes et passent à Mascaras et à Lhez.

La lettre de Paul Duthu

Le point de départ de ce travail de mémoire est une lettre écrite le 21 août 1944 par Paul Duthu, instituteur à la retraite demeurant à Mascaras, le long de la grande route. C'était le grand-père de la grand-mère de Mme Pléchet.

Cette lettre a donc été écrite le lendemain de ces tristes événements. Dans cet écrit, il raconte avec beaucoup de détails les journées qu'il a vécues le vendredi 18 et le dimanche 20 août. C'est donc un témoignage immédiat, le seul que nous ayons.

Aujourd'hui, on peut consulter aux archives départementales des articles de presse sur le sujet et même le rapport de police datant de décembre 1944.

Mais, tous ces documents sont postérieurs de plusieurs mois aux massacres et, entre temps, la situation politique du pays avait changé. On était passé d'un territoire occupé et dirigé par les Allemands à un territoire libéré, dirigé par le Général De Gaulle et le Gouvernement Provisoire de la République Française, le GPRF.

Cette vision immédiate est donc d'un grand intérêt historique.



Paul Duthu dans les années 1940.

(1)
Mascaras, lundi soir, 21 août 1944

Chers enfants,

J'ai aujourd'hui une longue narration à vous faire. D'abord, sachez que nous allons bien grand mère et moi. Je commence ensuite mon récit. Vendredi dernier, un groupe d'Allemands se dirigeait sur Carbet. Arrivé au pont de l'Arêt il a rencontré des barraques sur la route. Apparemment ce groupe avait je crois été assailli par des Maquis entre Lannemezan et Courmayeur qui l'avait naturellement fort indisposé à l'endroit des Français. Le barrage du pont de l'Arêt écarté par les Allemands eux-mêmes ils ont pu continuer leur route. Ils ont fait halte en face de chez nous. Les uns se sont allongés sur les talus de la chaussée, d'autres sont entrés dans les maisons voisines. Emile était avec nous après une course qu'il avait faite à ^{Castillon} ~~Castillon~~ la veille au l'avant. Veille je ne me souviens pas très bien. Nous avions fermé portes et fenêtres, mais pas à clé. Emile était parti de la remise à la maison d'abord puis au jardin. Grand mère et moi nous étions restés dans la remise assis dans un coin. Nous restions silencieux dans l'ombre quand nous avons entendu causer dans la cour. Nous sommes alors sortis et nous nous sommes vu Emile causer avec deux allemands. Commo...

Retranscription de la lettre :

« Mascaras, lundi soir, 21 août 1944.

Chers enfants,

J'ai aujourd'hui une longue narration à vous faire. D'abord, sachez que nous allons bien, grand-mère et moi. Vendredi dernier, un groupe d'Allemands se dirigeait sur Tarbes. Arrivé au pont de l'Arrêt, il a rencontré des barrages sur la route. Auparavant, ce groupe avait, je crois, été assailli par des maquis entre Lannemezan et Tournay, ce qui l'avait naturellement fort indisposé à l'encontre des Français.

Le barrage du pont de l'Arrêt ayant été écarté par les Allemands eux-mêmes, ils ont pu continuer leur route et ils ont fait halte en face de chez nous. Les uns se sont allongés sur les talus de la chaussée, d'autres sont entrés dans les maisons voisines. Emile était avec nous. Nous avons fermé portes et fenêtres mais pas à clé. Emile était passé de la remise à la maison d'abord, puis au jardin. Grand-mère et moi, nous étions restés dans la remise, assis dans un coin. Nous restions silencieux dans l'ombre quand nous avons entendu causer dans la cour. Nous sommes alors sortis et nous avons vu Emile avec deux Allemands.

Ces derniers étaient entrés sans que personne ne s'en fut aperçu et avaient déjà visité toute la maison pour voir s'il ne s'y trouvait pas de maquisards. Ils traitaient Emile comme tel et je ne sais pas ce qu'ils auraient fait de lui si nous ne nous étions pas trouvés là pour affirmer qu'il ne l'était pas.

Ces Allemands ont demandé à boire, ils ont bu. D'autres sont venus et, après un temps qui nous a semblé bien long, ils sont partis parce que leurs chefs, restés en arrière, étaient arrivés. Jusque-là, tout s'était, enfin, assez bien passé.

Dans la soirée, des maquisards sont venus rétablir le barrage et, pour mettre les Allemands dans l'impossibilité de le défaire, ils ont fait tomber à la scie, à la hache et même à la dynamite, presque tous les arbres situés à la côte de chez Pascalou, sur la droite et sur la gauche. Pour bien les mettre en travers, ils ont utilisé des bœufs et des hommes des villages voisins. Pas de danger alors qu'une quelconque voiture puisse passer. Hier matin, à la première heure, nous entendons le bruit de plusieurs moteurs. Grand-mère se lève, ce sont les Allemands. » Je saute du lit et je dis : « nous voilà bien campés, ça va barder ! En sabots, culotte et bras de chemise, je vais ouvrir les portails, sachant que ces messieurs, quand ils veulent entrer, n'aiment pas attendre.

Il descend des camions, des voitures, encore des camions, puis d'autres voitures, tous chargés de munitions et d'Allemands. Le convoi s'arrête au barrage. Il est si long que les véhicules arrêtés tout près les uns des autres couvrent entièrement la route de la côte de chez Pascalou jusqu'à la maison de chez Cazabat.

Les Allemands descendent de leurs voitures et se dispersent. Plusieurs entrent chez nous. Naturellement, le premier de leurs soucis est de s'assurer qu'il n'y a pas de maquisard. Les uns demandent de l'eau pour boire et se laver.

(2)

Ces derniers, plutôt étaient entrés sans que personne s'en fût aperçu et avaient déjà visité toute la maison pour voir s'il ne s'y trouvait pas des maquisards. Ils traitaient Emile comme tel et je ne sais pas ce qu'ils auraient fait de lui si nous ne nous étions trouvés là pour affirmer qu'il ne l'était pas. Ces Allemands ont demandé à boire, ils ont bu, d'autres sont venus et après un temps qui nous a paru bien long, ils sont partis parce que leurs chefs, restés en arrière étaient arrivés. Jusque là tout s'était enfié assez bien. Dans la soirée des maquisards, sont venus rétablir le barrage et pour mettre les Allemands dans l'impossibilité de le défaire ils ont fait tomber à la scie, à la hache ou à la dynamite presque tous les arbres situés à la côte de Pascalou, de droite et de gauche. Pour bien les mettre en travers ils ont utilisé des hommes des villages voisins et même des bœufs. Pas de danger alors qu'une voiture quelconque puisse passer. Hier matin à la première heure, nous entendons le bruit de plusieurs moteurs. Grand'mère se lève, ce sont les Allemands. Je saute du lit et je dis nous voilà bien campés. Ça va barder. En sabots, culotte et bras de chemise, je vais ouvrir les portails sachant que ces messieurs quand ils veulent entrer n'aiment pas attendre. Il descend des camions, des voitures, encore des camions et des voitures, tous chargés de munitions et d'Allemands. Le convoi s'arrête au barrage.

(3)

Il est si long que les véhicules, arrêtés assez près
 uns des autres couvrent la route depuis la côte de chez
 Pascalou jus qu'à la maison Cazabat. Les allemands
 descendent de leurs voitures, et se dispersent d'un côté et
 d'autre. Plusieurs entrent chez nous. Naturellement le
 premier de leur soin c'est de s'assurer qu'il n'y a pas de
 maquisard. Les uns demandent ensuite de l'eau pour
 boire, pour se laver etc... Nous nous efforçons de
 les satisfaire. Une terrible canonnade se fait entendre
 du côté de chez Pascalou. Les maquisards tirent
 des collines d'en face. Les allemands ripostent et
 pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure
 on n'entend que des bruits de mitraille et de canons.
 C'est effrayant. Grand mère et moi nous nous tenons
 bien cois dans les encoignures de la cuisine.
 Par moments nous entendons les canotiers et nous
 voyons des allemands ^{soit} à pied contre le garage soit
 derrière les camions et dans les fossés. Nous regagnons
 nos encoignures et nous ricatons. Vous nous voyez de
 là. A un moment donné nous croyons le calme revenu
 et la bataille terminée. Nous nous sommes trompés
 des coups se font entendre encore de temps à autre.
 Les allemands parcourent tout le voisinage.
 Les champs, les vignes, les haies sont inspectés
 et partout on mitraille. Enfin ça s'arrête.
 Un Allemand que nous avons hébergé
 et qui avait vu Emile nous revient.

(4) maguis, maguis. ici. Mais non réprimons-nous.
vous voulez parler du jeune homme que vous avez vu, notre
petit-fils? Il a été voir sa mère et ses sœurs du
côté de Wagners. Ya! ya! ya! réplique ce
triste individu qui ne veut rien savoir et qui réjette
vous, vous, en se tournant vers grand'mère et moi
et en nous montrant du doigt, oui! mais maguis
maguis, un maguis. Vous avez beau répéter
que nous sommes seuls, peine perdue. Notre homme
nous prend alors par le collet et nous invite à le
suivre. Nous devinons sans peine qu'il nous
prend comme otage. Grand'mère éclate en larmes
Inutile d'essayer de la consoler. Je suis moi-même
assez émue à la pensée de sort qui va nous être fait
~~Notre sort~~ Je dis à grand'mère. Que veux-tu, nous
sommes vieux, mourir un peu plutôt ou un peu
plus tard, nous devons toujours mourir. Et nous
ne pensons plus qu'à vous. Arriver devant le
portail. Je prends mon ^{bréchet} d'une main que je
saisine vivement en levant également l'autre
bras. Très haut je jure que notre petit-fils
n'est pas un maguis. L'allemand s'écarte un
peu. Un autre allemand couche dans le fossé
tout près dit à grand'mère et non pas vous
madame, restez. Quel saulagement!
Grand'mère pétrifiée reste un moment immobile

Tandis que nous nous empressons de les satisfaire, une terrible canonnade se fait entendre du côté de chez Pascalou. Les maquisards tirent des collines d'en face et les Allemands ripostent. Pendant une demi-heure ou trois quart d'heure, on n'entend que des bruits de mitraille et de canons. C'est effrayant !

Grand-mère et moi, nous nous tenons bien cois dans les encoignures de la cuisine. A un moment, nous entrebâillons les contrevents et nous voyons des Allemands tapis contre le garage, derrière les camions et dans les fossés. Plus tard, nous croyons que le calme est revenu et la bataille terminée, mais nous nous sommes trompés. Des coups se font entendre encore de temps à autre. Puis, les Allemands parcourent tout le voisinage. Les champs, les vignes, les haies sont inspectés et partout on mitraille. Enfin, ça s'arrête.

Un Allemand qui était passé vendredi et qui avait vu Emile nous revient en criant « Maquis, Maquis ici ! ». « Mais non, répondons-nous, vous voulez parler du jeune homme que vous avez vu, notre petit-fils ? Il est allé voir sa mère et ses sœurs du côté de Bagnères. » « Ya ! Ya ! Ya ! » réplique ce triste individu qui ne veut rien savoir et qui répète « Vous ! Vous ! » en se tournant vers Grand-mère et moi et en nous montrant du doigt. « Maquis ! Oui, maquis ici ! Un maquis »

Nous avons beau répéter que nous sommes seuls, peine perdue ! Notre homme nous prend alors par le collet et nous invite à le suivre. Nous devinons sans peine qu'il nous prend comme otage. Grand-mère éclate en larmes. Inutile d'essayer de la consoler, je suis moi-même assez ému du sort qui va nous être fait.

Je dis à grand-mère : « Que veux-tu, nous sommes vieux, mourir un peu plus tôt ou peu plus tard, nous devons toujours mourir. » Et nous ne pensons plus qu'à vous.

Arrivés devant le portail, je prends mon béret que je soulève bien haut et je jure que notre petit-fils n'est pas ici. Un autre Allemand sort alors du fossé et dit à Grand-mère : « Non, pas vous madame, restez ». Quel soulagement ! Grand-mère, pétrifiée, reste un moment immobile. Elle ne se décide de partir que lorsque je lui dis moi-même de rentrer.

Quant à moi, on m'intime l'ordre d'aller réquisitionner des bœufs et des hommes pour déblayer la route. Je vais chez Louis, chez Balen mais des Allemands m'y ont devancé et ont déjà récupéré des bœufs. Auguste Claverie, Elie, Fourcade, Despilho, Lafforgue et tous les hommes de chez Pascalou se joignent à moi et nous voilà partis avec trois paires de bœufs et de vaches pour enlever le barrage sous les yeux des Allemands.

Il nous faut monter jusqu'à Lhez et quand vers trois heures, notre travail est terminé, les camions peuvent à nouveau circuler. Nous attendons que le convoi soit passé pour nous retirer. Personne n'a encore mangé sauf les Allemands.

Dans la matinée, nous avons vu flamber le moulin de Victori, puis la maison de Laporte là-haut, puis celle de Lansalot, celle de Hurréou et celle de Ménicot qui flambent aussi à Lhez. Nous apprenons que la mère Lansalot, sa fille, sa petite fille, une enfant de l'assistance et un maquisard blessé ont été détruits, comme toute la maison, par les flammes. Horreur !

5) Le 20 de Décembre parter que lorsque j'ai vu
moi-même va-t-en dedans. Avant à moi on
m'intime l'ordre d'aller réquisitionner des bœufs et
des hommes pour débayer la route. Je vais chez
Louis, chez Malou. Des Allemands m'y ont devancé
et on joint les bœufs. Auguste, Daveris, Elie,
Faurcade, Despilla, Laforge et tous les
hommes de chez Pascalau se joignent à moi avec
trois paires de bœufs et vaches et nous voilà partis
pour enlever le barrage sous les yeux et avec
aussi l'aide d'Allemands. Il nous faut monter
jusqu'à Lhez. Notre travail est terminé. Les
camions peuvent circuler. Nous attendons
que le convoi soit parti pour nous retourner. Il est
trois heures et personne n'a encore jeûné sauf
les Allemands. Dans le courant de la matinée nous
voyons le moulin de Victor qui flambe. puis
la maison de Laporte la-haut, puis celle de Lonsalot
puis celle de Hurreu puis celle de Méricot
qui flambeent aussi à Lhez et nous apprenons
que la mère Lonsalot, sa fille, sa petite fille,
un enfant de l'assistance et un maquisard
blessé ont été dévotés, comme toute la maison
par les flammes. Hurreu ! Chez Méricot
trois ou quatre maquisards y trouvent aussi
mort, chez Hurreu un autre C/.

6) on apporte une douzaine de blessés et des morts
Car il y a plus de trente. Dans la soirée on
en apprend encore de Tournay car des renforts
Maquisards nouveaux et décidés ont pu
arriver à Carbes et pourchasser les allemands.
Ceux-ci sont arrêtés à Pére. Une partie du
convoy suit la route de Burg. Les maquisards
les poursuivent. 4 Allemands sont faits prisonniers de
main. 4 ou 5 autres le sont à Burg d'après les renseignements
que nous avons pu recueillir. Ceux qui ont eu la
chance de s'échapper se sont dirigés sur Galin
Nous ignorons s'ils sont passés à Pé de Larrion
ou s'ils sont passés directement de Burg à Castelbajac.
On nous a dit que ~~par~~ ^{un} ~~me~~ ⁿ n'avait été tué à Burg
mais que à Bonrepos des otages avaient été pris.
Nous avons eu bien peur pour Emil qui était
reparti pour Burg ^{le} ~~le~~ ^{mercredi} ~~le~~ ^{matin}. Si les Allemands
l'avaient trouvé avec nous ils l'auraient à coup sûr
emmené et très probablement fusillé car ils ne
gardent aucun maquisard comme prisonnier. Ils les
abhorrent trop. Nous avons dû leur payer pour leur
Hier donc dimanche la journée a été des plus
mouvantes. J'oubliais de vous dire que parmi
les allemands pris par leurs adversaires s'est trouvé
un général blessé qui a été couché dans la chambre
de Cazabat comme ses subordonnés, jusqu'à
ce qu'on ait pu une ambulance ou plutôt deux ambulances

Chez Ménicot, trois ou quatre maquisards y trouvent aussi la mort, chez Hurréou, un autre. On apporte une trentaine de blessés, certains disent plus de trente. Dans la soirée, on en apporte de Tournay car des renforts maquisards nombreux et décidés, sont arrivés de Tarbes pour poursuivre les Allemands. Ceux-ci sont arrêtés à Péré.

Une partie du convoi suit la route de Burg, les maquisards les poursuivent. Quatre Allemands sont faits prisonniers à Bernadets et quatre ou cinq autres le sont à Burg d'après les renseignements que nous avons pu recueillir. Ceux qui ont eu la chance de s'échapper se sont dirigés vers Galan.

Nous ignorons s'ils sont passés à Pé de L'Arriou ou s'ils sont directement allés de Burg à Castelbajac. On nous a dit que personne n'avait été tué à Burg mais qu'à Bonrepos des otages avaient été pris. Nous avons bien peur pour Emile qui était reparti pour Burg samedi matin. Si les Allemands l'avaient trouvé avec nous, ils l'auraient à coup sûr emmené et fusillé car ils ne gardent aucun maquisard comme prisonnier, ils les abhorrent trop ! Nous avons failli payer pour lui.

J'oubliais de vous dire que parmi les Allemands pris par leurs adversaires, se trouvait un général blessé qui a été couché dans la chambre de Cazabat, comme ses subordonnés, jusqu'au moment où deux ambulances ont emporté tous les malades à Tarbes.

Toute la journée d'hier et celle d'aujourd'hui, les voitures des maquisards n'ont fait que circuler après le départ des Allemands.

Aujourd'hui, vers les 4 heures, quatre prisonniers allemands ont été fusillés chez Lansalot à Lhez pour les punir de leur atrocité. Si nous avons été bien informés, quatre autres ont eu le même sort contre les murs calcinés de la maison Ménicot. La maison Ménicot, vous le savez, est au sommet de la côte, au bord de la route et appartient maintenant à M. Cieutat, parent des Gerde.

Nous avons espoir que rien de fâcheux ne soit arrivé à Emile. Pour être plus tranquille, j'irai demain me renseigner à Tournay en allant porter cette lettre à la poste. Mercredi, j'irai très probablement à Tarbes si mes jambes ne se ressentent pas trop de la course de demain matin. Je ne compte pas vous y trouver car la prudence vous commande de rester à Castillon jusqu'à ce que le calme soit un peu plus rétabli dans le département. Tarbes est redevenue libre je crois, Toulouse aussi. Peut-être alors que les trains et les autobus pourront de nouveau circuler. Ce ne sera pas malheureux ! Nous regrettons vivement de ne pas pouvoir vous ravitailler. Les facteurs, eux non plus, ne circulent pas. Par conséquent, pas de journaux !

La sécheresse continue, les haricots ont perdu toutes leurs feuilles et les prés sont complètement secs. Les maïs et les pommes de terre sont cependant assez beaux, ainsi que les vignes.

Ni Monsieur Lagleyse, ni Monsieur Compagnet ne circulent depuis plusieurs jours. Que m'arrestis. Qu'em semble que per u cop, que ben ei dit prou. Moussu Curé, Moussu Milhet, moussu Lacaze e grand-mère ta soupa, que m'en enterromput quoité cops. Poutous à toutes.

Grand-Père.

(17) ont emporté tous les morts & malades
à Carbes. Toute la journée d'hier & celle
d'aujourd'hui les voitures, des Haquisards n'ont
fait que circuler après le départ des
Allemands. Aujourd'hui vers les 4 heures
quatre prisonniers Allemands ont été fusillés
chez Lansalot à Lhez pour les punir de leur
atrocité! Si nous avons été bien informés
quatre autres ont eu le même sort vers 20 heures
contre les murs calcinés de la maison Méricot.
La maison méricot vous le savez est au sommet
de la côte au bord de la route et appartenait
maintenant à M. Vicinat parut des Geres.
Nous avons son espoir que son départ
n'est arrivé à 5 mil. Pour être plus tranquille
j'irai demain me renseigner à Loumay en
allant chercher du pain et porter cette lettre
à la poste de cette ville.

Mercredi j'irai très probablement à
Carbes. Si mes jambes ne se ressentent pas
trop de la course de demain matin.
Je ne compte pas vous y trouver parce que
la prudence vous commande de rester à Castel
jusqu'à ce que le calme soit un peu plus
rétabli dans le département. Carbes est redevenue
libre je crois. Carlsruhe aussi. Peut-être alors

8)

les trains et les autobus pourront. Ils de
nouveau circuler. Ce ne sera pas malheureux
vous regrettons vivement de ne pouvoir vous
revoir.

J'ai trouvé le notaire pour en
finir une fois pour toute avec la fameuse
déclaration. Je saurais aussi de le désindemniser.

Les facteurs ne circulent plus à moins
qu'il n'y ait une grande quantité de lettres à
faire parvenir. Ils ont conséquemment pas de
journal non plus.

La culture continue. Les haricots
sont très bien sur pied et les pois sont
complètement secs. Les maïs et les fèves
de terre sont cependant assez beaux ainsi
que les vignes.

M. M. La leysse ni le Compagnon
ne circulent depuis plusieurs jours.

Que m'arrestes-tu. Qu'en semble
que rien ne soit que bien en y dit prou.

Moussu Cure Moussu Billot, Moussu

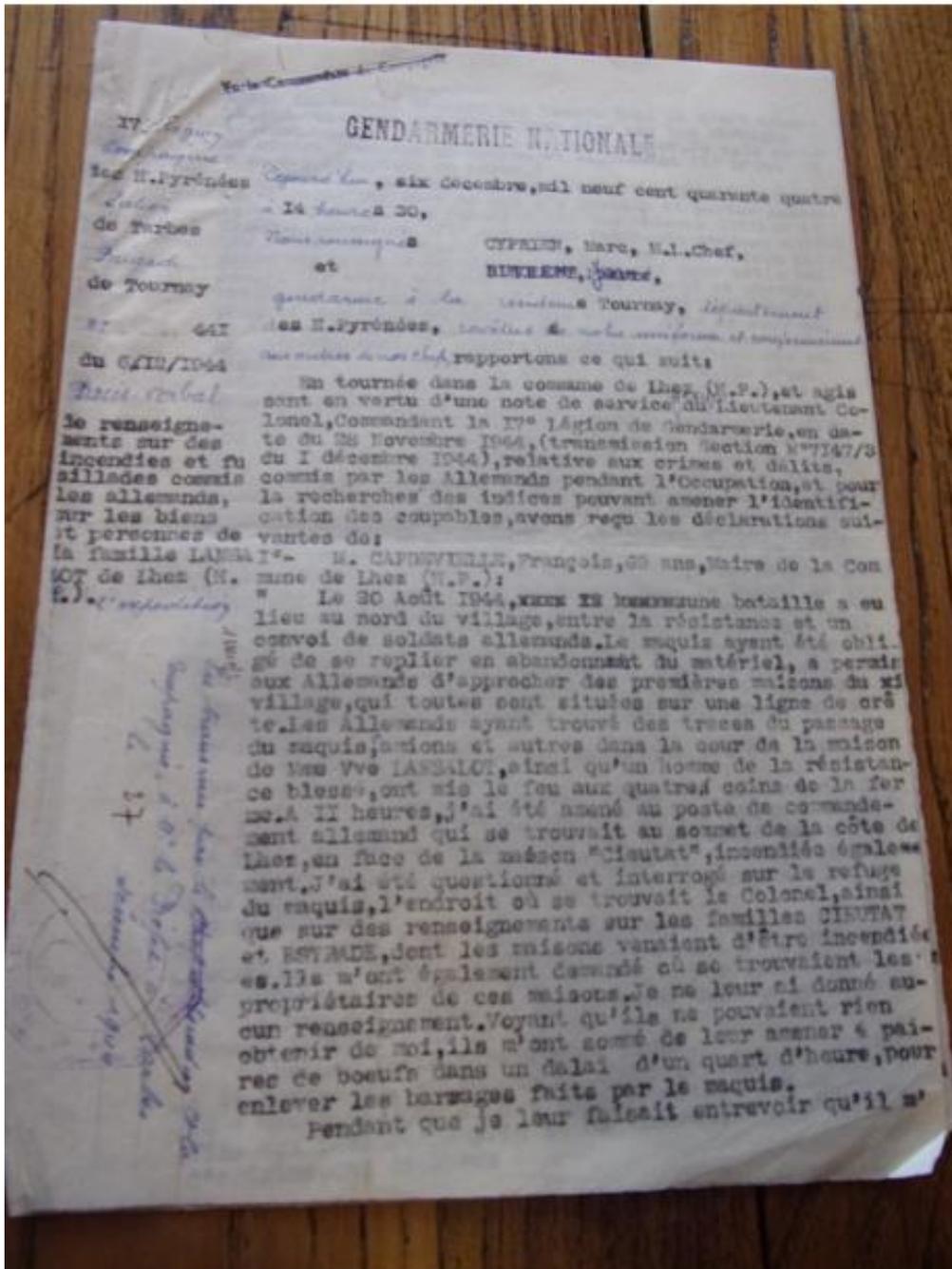
La cage, c'est grand'mère la soupe, qui
m'en entretient qu'on te copse
pourrais à toutes

Qd'père

**Le rapport de gendarmerie
7 décembre 1944**

(Archives départementales des Hautes-Pyrénées 52 W 15)

Entre les événements et ce rapport, presque quatre mois se sont écoulés. Durant ces mois, la situation du secteur a totalement changé : les Allemands ne sont plus là et le département est désormais sous l'autorité du Gouvernement Provisoire de la République Française. Le ton a donc désormais changé et on ne sent plus ici la peur des occupants qui était encore bien présente dans la lettre de Paul Duthu.



était impossible d'avoir les boeufs dans un quart d'heure, une estafette est venue leur dire que les barrages étaient salevés et qu'ils pouvaient passer. Je suis encore resté avec eux un moment et subitement ils m'ont dit : "Vous pouvez vous en aller."

Vers 14 heures, je me suis rendu sur les lieux dans le village, pour voir ce qui s'y passait et porter secours le cas échéant. J'ai constaté que les maisons ROTRADE et CIEUTAT brûlaient, mais que leurs habitants avaient quitté les lieux. J'ai continué ma visite jusqu'à la maison LANSALOT qui brûlait également. Sachant que dans cette maison, il n'y avait que des femmes, j'ai appelé et cherché autour de l'habitation, mais je n'ai trouvé personne. Des soldats allemands se trouvaient encore dans la cour de la maison LANSALOT, lorsque je m'y suis rendu. Ils étaient occupés à s'emparer de piller le contenu des camionnes et autos abandonnés par la résistance. Ils m'ont laissé passer sur le vu de ma carte professionnelle de maire. Le soir vers 17 heures, je me suis à nouveau rendu sur les lieux en compagnie de quelques habitants, M. M. BORDIS Prosper et LANSALOT Jean-Marie, et au cours des fouilles effectuées, nous avons découvert les corps carbonisés de Mme Vve LANSALOT, Sidonie, âgée de 80 ans et de leur fille jeune CASARAT, Henriette, âgée de 10 ans, pupille de l'Assistance Publique. Ces deux cadavres ont été découverts dans l'étable des vaches attenant à la maison d'habitation.

Le lendemain 21 Août, les fouilles furent reprises et le cadavre carbonisé de Mme DARRIERS, Honorine, née LANSALOT, âgée de 20 ans, a été découvert sous le hangar. Le cadavre de la petite DARRIERS, Danielle, âgée de 2 mois, n'a pas été retrouvé. Un amas de cendre, découvert entre les bras droit et le sein de la mère, laisse supposer qu'il s'agit là, du cadavre de l'enfant. Le cadavre du soldat de la résistance, qui blessé, était soigné dans la cour de cette maison, a été également retrouvé carbonisé au fond du hangar.

J'ignore si toutes ces personnes ont été fusillées avant d'être carbonisées.

Aucune pièce, ni document n'ont été découverts dans la ferme ni aux environs. J'ignore la formation à laquelle appartenait le détachement qui a effectué ces atrocités. Toutefois, je sais qu'il n'agissait du détachement qui venait de quitter Tournay, chassé de cette ville par la résistance.

Ce sont tous les renseignements que je puis vous fournir. Une maison inhabitée, appartenant à M. St URMAY de Tournay, a également été incendiée par les allemands.

Tous ces immeubles se trouvent dans la commune de Lhez, à proximité de la R.N. n° 117."

Lecture faite, persiste et signe.
A 14 heures 30, entendons M. BORDIS, Prosper, 58 ans, né le 8 décembre 1885 à Lhez (N.P.), cultivateur au dit lieu fils des feus Jean-Marie et de Vincent, Marie, français d'origine, qui déclare :

Le 30 Août 1944, au cours d'une bataille qui a eu lieu à Ihez entre la résistance et un détachement de troupes allemandes venant de Terbes. Les soldats allemands ont incendié quatre maisons de la commune. Ces maisons appartenaient, 1° une à M. CIRUAT, la 2° à M. ESTRACH, la 3° inhabité, appartenait à M. St UPRY de Tournay. Au moment où ces maisons ont été incendiées, les habitants avaient abandonné leurs diverses habitations. La 4° qui était occupée par Mme Vve LANSALOT, sa fille Mme DARRINES, l'enfant de celle-ci, âgée de 3 mois et une fillette de l'Assistance Publique, âgée de 10 ans, qu'ils avaient en garde.

Lorsque les allemands, ont incendié cette maison, dans la cour de laquelle se trouvaient des véhicules et objets appartenant à la résistance, il y avait également un homme de la résistance blessé, qui était soigné dans la ferme.

Avant de mettre le feu, ils ont d'abord fusillé les femmes et enfants et les ont ensuite fait brûler dans la maison en flammes, ainsi que le blessé.

Après le départ des allemands, je me suis rendu sur les lieux en compagnie de M. le Maire et de LANSALOT J. Marie, beau-frère de Mme Vve LANSALOT, propriétaire de la maison incendiée. Nous avons effectué des fouilles et avons découvert les corps de Mme Vve LANSALOT et de la petite fille de l'Assistance Publique, âgée de 10 ans, dans l'étable des vaches. Les corps étaient complètement carbonisés.

Le lendemain matin, continuant nos recherches, nous avons découvert les corps carbonisés de Mme DARRINES, née Lansalot, âgée de 30 ans. Sur la poitrine de la mère se trouvait un amas carbonisé que nous avons supposé être le cadavre de la petite Danielle DARRINES, âgée de 2 mois. Au fond du même hangar, nous avons découvert le cadavre également carbonisé de l'ouvrier blessé.

En regardant le cadavre carbonisé de Mme DARRINES, 2 balles de pistolet sont tombées de ce qui restait de la tête de la victime, ce qui prouve que ces femmes ont bien été exécutées avant que d'être jetées dans les flammes.

Il n'y a pas eu d'autres victimes dans la commune. Au cours des fouilles, nous n'avons découvert aucun document, objet ou autres ayant appartenu aux allemands.

J'ignore le N° du détachement qui a effectué ces atrocités. Je sais seulement que ce détachement venait de Terbes. Ce sont tous les renseignements que je puis vous fournir."

Lecture faite, persiste et signe.

A 18 heures, entendons M. LANSALOT, Jean-Marie, 58 ans, né le 7 décembre 1885 à Ihez (M.P.), cultivateur à Nordes (M.P.) fils des feus Daniel et de Claverie Honorine, français d'origine, qui déclare:

" Le 30 Août dernier, une bataille a eu lieu à Ihez, entre la résistance et un détachement de troupes allemandes. Le combat qui a commencé vers 7 heures, s'est prolongé jusqu'à vers 15 ou 16 heures. A un moment donné,

la résistance ayant lâché pied, les allemands sont arrivés dans le village. Quelques-uns sont même passés à proximité de ma maison, mais ne se sont pas arrêtés.

Voyant depuis chez moi que des maisons du village brûlaient, je me suis approché en faisant un détour et en me cachant; j'ai constaté alors que la maison de ma belle-sœur, Mme Vve LANSALOT, était la proie des flammes. Je n'ai pu m'y rendre en raison de la présence des soldats allemands. Ce n'est que vers 17 heures, lorsque ces derniers ont été partis que j'ai pu y aller. En arrivant j'ai trouvé la ferme qui n'était plus qu'un brasier. M. le Maire et un voisin, M. BORDIS se trouvaient déjà sur les lieux. Nous avons de suite effectué des fouilles afin de savoir ce qu'étaient devenues mes parentes. Au bout d'un moment, nous avons découvert dans l'étable des vaches, les cadavres carbonisés de ma belle-sœur ainsi que celui d'une petite fille de l'Assistance Publique, âgée de 10 ans, qu'ils avaient en garde.

En raison de la nuit, nous n'avons pu continuer nos recherches. Ce n'est que le lendemain matin que nous avons trouvé sous le hangar, le corps complètement carbonisé de ma nièce, Mme DARRINES. Elle avait sur sa poitrine un arme carbonisée que nous avons supposé être le cadavre de sa petite fille âgée de 2 mois. Nous avons également trouvé dans le fond du hangar, le cadavre carbonisé d'un soldat de la résistance, qui était blessé et soigné dans la ferme.

J'ignore dans quelles conditions ce forfait a été commis ni par qui il a été commandé, car aucun témoin n'a assisté à cette tuerie. Ce qu'il y a de certain c'est que ces femmes ont dû être tuées avant d'être brûlées, car nous avons trouvé des balles sous les corps de ma nièce et lorsque BORDIS a soulevé le corps 2 balles sont tombées de ce qui restait de la tête.

Toutes ces horreurs ont été commises par les allemands pour se venger, car dans la cour de la ferme et à proximité se trouvaient des voitures et camions allemands donnés par le maquis et parce que ce mes parentes, avaient donné asile à la résistance.

Aucun document ou objet ayant appartenu aux allemands, n'a été trouvé sur les lieux. J'ignore le N° du détachement qui a commis ces crimes et d'où il venait.

Lecture faite persiste et signe.

- 1° - à M. le Procureur de la République à Tarbes;
- 2° - à M. le Prêtre à Tarbes,
- 3° - à M. le Président de la Commission des crimes de guerre.

Fait et clos à Tournay, le 7 Décembre 1944

Dutour

L. Durand

Les papiers de Dante Campanini, le maquisard caché chez Lansalot

(Archives départementales des Hautes-Pyrénées 1214 W 60)

Dante Campanini était un immigré italien né en 1902 à Melissano en Italie, dans la région des Pouilles, c'est à dire au sud du pays, au niveau du « talon de la botte ». En 1942, il est domicilié à Castelnau Magnoac. Il faisait certainement partie du Corps Franc Pommiès. En effet, le 6 juin 1944, avertis du débarquement, les quelques 12 000 hommes du Corps-Franc effectuent une "sortie de l'ombre" et s'adonnent à une lutte ouverte face à l'occupant : embuscades, guérilla et sabotages. Les massacres de Lhez se situent dans ce contexte.

HP. 907

Carte d'alimentation n° 34 AA 38 151

Préfecture des Hautes-Pyrénées

Le 21/12/1944

Nom: Campanini

Prénoms: Dante

Né le: 19 septembre 1902

à Melissano

de Vernest

né à Vernest

et de Berni Jephira

née à Vernest

Profession: metayer

Nationalité: Italienne

Mode d'acquisition de cette nationalité: filiation, mariage, naturalisation (rayer les mentions inutiles).

Situation de famille: célibataire, marié, veuf, divorcé (rayer les mentions inutiles)

Signature du titulaire: Campanini

Le 14 mai 1940

Le Préfet
Le Chef de Cabinet,

Renouvellement de la
Carte n° 34 AA 38 151

*Bulletin de la carte d'alimentation n° 184
délivré par la mairie de Castelnaud - Magnac sur le*

ETAT FRANÇAIS

65

31-12-1946

04

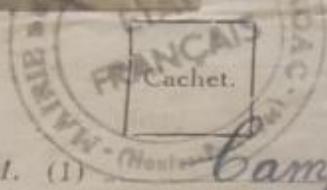


pour lieu de pièce d'identité.

RECEPISSE

DE DEMANDE DE CARTE D'IDENTITE

ou de renouvellement de la carte n° _____



2497

Délivré à M. (1) *Campamini Dante*

né le *19 Octobre 1902* à *Melissano*

de nationalité *Italienne*

résidant à *Castelnaud Magnac*

rue _____ N° _____

Profession : **NE PEUT OCCUPER**

Le présent récépissé, tenant lieu de permis de séjour, sera valable jusqu'au *31 Décembre 1945* (un mois au maximum).

A *Castelnaud*, le *27-10* 194*2*

Taxe versée : _____

N° du reçu : _____



La famille Lansalot

Lorsque la maison Lansalot a été incendiée le 20 août 1944, quatre personnes s'y trouvaient : Sidonie Lansalot, 60 ans, veuve, sa fille Honorine Darribes, 20 ans, son bébé de deux mois, Denise Darribes, Henriette Cazabat, 10 ans, jeune fille placée par l'assistance publique dans cette maison et le maquisard blessé Dante Campanini.

La maison Lansalot

(Archives Départementales des Hautes-Pyrénées 52 W 15)



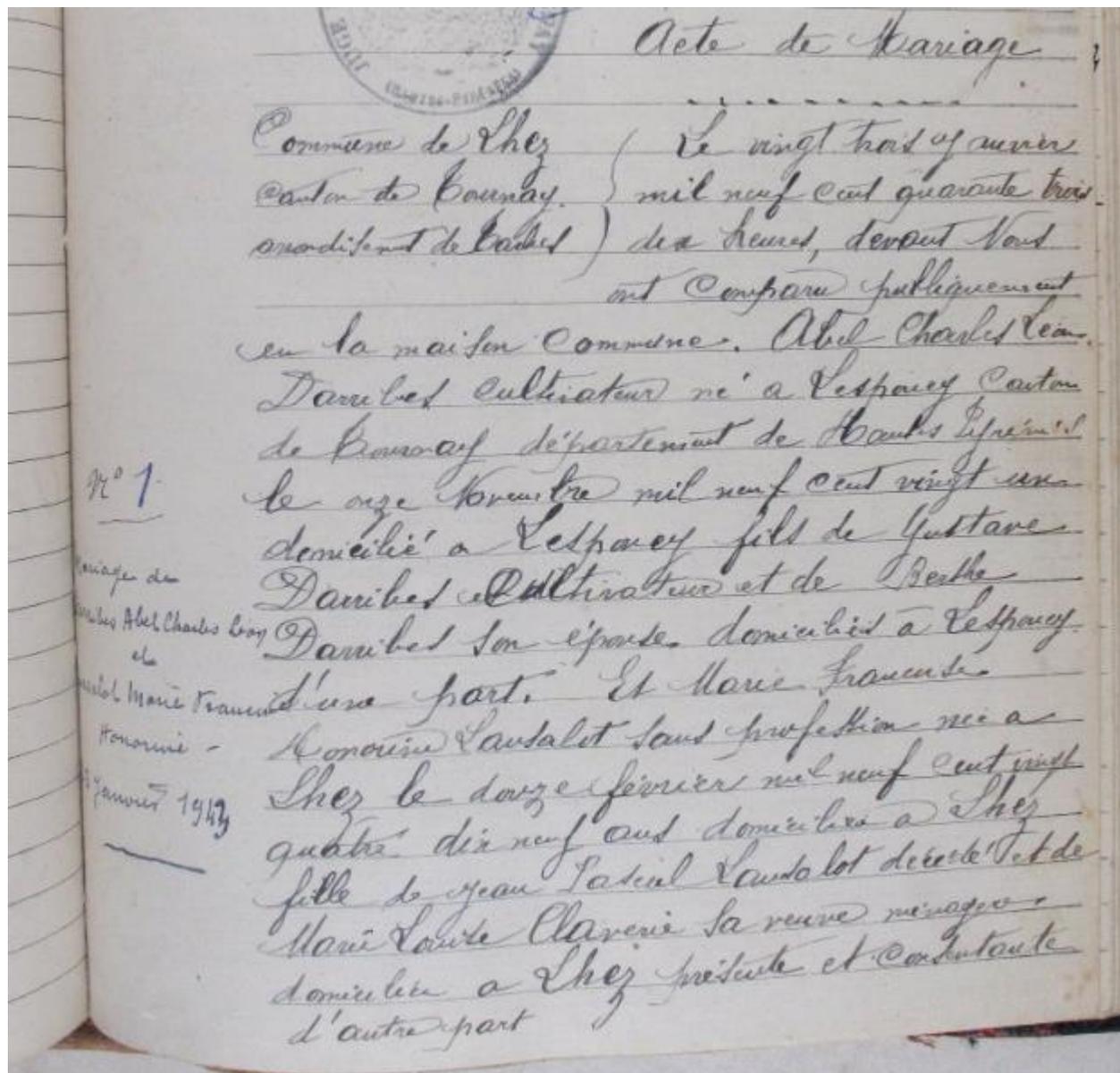
Photo du mariage d'Honorine Lansalot et d'Abel Darribes célébré le 23 janvier 1943 à Lhez
(Archives privées)



Abel Darribes, le mari d'Honorine, blessé, était à l'hôpital à Tarbes le jour de cette terrible journée.

Acte de mariage d'Abel Charles Léon Darribes et de Marie-Françoise Honorine Lansalot

(Archives départementales des Hautes Pyrénées 2 E 3 / 2789)



On voit sur cet acte que les mariés étaient très jeunes : Abel avait 21 ans et Honorine 18. Son père, Pascal Lansalot, était déjà décédé lors du mariage de sa fille.

Les futurs époux et la mère de la future épouse
déclarent qu'il n'a pas été fait de contrat de mariage
Abel Charles Léon Dauterive et Marie Françoise
Honouine Lansalot ont déclaré l'un après
l'autre vouloir se prendre pour épouse
et nous avons prononcé au nom de
la loi qu'ils sont unis par le mariage
En présence de Laurent Lansalot
domicilié à Tarbes et du chanoine
Louis Lansalot domicilié à
Laloubère, témoins masculins qui
lecture faite ont signé avec les
époux la mère de l'épouse et
Monsieur François Xavier Capdevielle
maire de Tbez.
Dauterive Lansalot Lansalot
François Xavier Capdevielle

Les témoins de ce mariage sont Laurent Lansalot, domicilié à Tarbes et le chanoine Louis Lansalot, domicilié à Laloubère, certainement deux oncles de la mariée. Le maire qui les a mariés est François Xavier Capdevielle.

Acte de naissance de Denise, Louise, Danièle, Sidonie Darribes née le 22 juin 1944.
(Archives Départementales des Hautes Pyrénées 2 E 3 / 2796)

Acte de naissance
Le vingt-deux juin, mil neuf cent quarante-quatre
deux heures, est née à Lhez, Denise, Louise, Danièle
Sidonie Darribes, du sexe féminin de Abel, Charles
Lion Darribes né à Lespouey, canton de Tournay
le onze novembre mil neuf cent vingt-un, cultivateur

2
Naissance:
Denise - Louise -
Danièle - Sidonie
Darribes
née le 22 juin 1944

domicilié à Lhez, et de Marie-Françoise Honoré
Lassalot, née à Lhez, le douze février mil
cent vingt-quatre, sans profession, son épouse
domiciliée à Lhez.

Dressé, le jour sus-dit, huit heures, et
la déclaration du père, qui lecture faite, a
signé avec Nous, François Capdetelle Maire de
Darribes

Dardetelle

Acte de décès de Marie-Louise, veuve Lansalot, déclarée morte pour la France
(Archives Départementales des Hautes Pyrénées 2 E 3 / 2796)

Acte de décès -
Le vingt août mil neuf cent quarante quatre, la
maison Lansalot, quartier Lapujolle, ayant été in-
dicié par les Allemands, Nous, nous sommes transportés
sur les lieux - A dix sept heures nous avons constaté
le décès de Marie-Louise Claverie née à Moulédous
le quatre mars, mil huit cent quatre-vingt quatre
fille de François Claverie et de Marie-Louise Claverie
son épouse, décédée, veuve de Lansalot Pascal.
Son corps entièrement carbonisé a été trouvé
la grange, attenant à la maison d'habitation.
Dressé le vingt un août à dix huit heures
en présence de Lansalot Jean-Benoît, cinquante
neuf ans, cultivateur domicilié à Bordes et de
Prosper, cinquante-neuf ans, cultivateur domicilié
à Lhez, qui ont assisté à nos constatations et qui
lecture faite, ont signé avec Nous, François-Louis
Capdevielle, Maire de Lhez -

Morte
pour la France

3
Décès
Marie-Louise Claverie
v^e Lansalot
décédée le 20 Août 1944

Bordes Lansalot Capdevielle

Sur ce document, la veuve Lansalot, appelée Sidonie sur le monument aux morts et sur la liste de recensement est nommée Marie-Louise, ce qui est sûrement son prénom de naissance alors que Sidonie devait être son prénom d'usage. Elle était née à Moulédous et s'est mariée avec Pascal Lansalot avec qui elle habitait dans le quartier Lapujolle de Lhez, dans cette maison qui a été brûlée le 20 août 1944.

Coupures de presse relatant les événements
(Musée de la Déportation et de la Résistance de Tarbes)

LES MASSACRES DE LHEZ

sur la route de Tarbes-Toulouse



Le 20 août, la fusillade crépite en avant du petit village de Lhez, près de Tournay, puis se rapproche...

Une trentaine d'Allemands se détachent du convoi, talonnés par les F. F. I., en particulier par le groupe Séroni, et pénètrent dans les fermes.

Deux d'entre elles sont plus particulièrement saccagées par les nazis revenus à l'état de bêtes sauvages. Ils font cyniquement un carton sur un jeune maquisard blessé déjà et caché dans une pièce. Le jeune homme s'abat

mortellement frappé par une rafale de mitraillette. Une autre rafale, et ils blessent aux jambes un jeune médecin parisien attaché à un groupe du maquis et qui soignait la victime. Gisant à terre, ce médecin assiste aux scènes horribles qui suivent et l'on comprend qu'il ait vu sombrer sa raison.

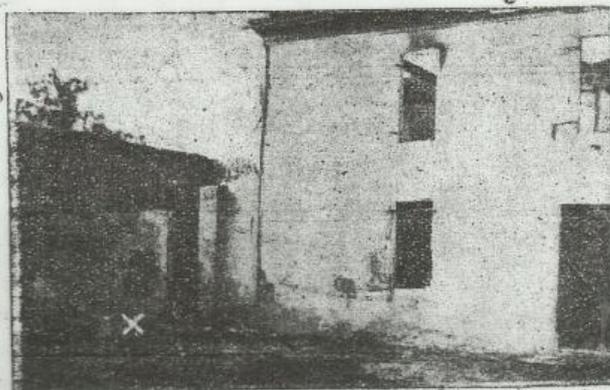
Les nazis ont mis le feu aux deux fermes à l'aide de grenades et après avoir tué, croit-on, M^{me} veuve Lansalot, 60 ans; sa fille, Honorine Darribes, 20 ans; une jeune femme de l'Assistance âgée de 11 ans; ils laissent ces corps dans les flammes et jettent dans celles-ci la petite fille de M^{me} Honorine Darribes. Une enfant de deux mois est ainsi sauvagement assassinée.

Puis, ces horribles forfaits accomplis, les lètes sanguinaires déchainées ont rejoint la colonne.



Quatre de ces misérables, faits prisonniers par la suite ont été fusillés sur les lieux mêmes de leur infamie, après que l'un d'eux eut avoué avoir jeté le bébé dans les flammes. Il eut même le cynisme d'ajouter :
— Moi demande pardon, avoir aussi deux bébés ! »

Malgré cet apaisement donné au sang des innocentes victimes, les habitants du petit village de Lhez n'oublieront jamais le souvenir tragique que laissa, chez eux, ce déchaînement bestial des Boches.



N. D. L. R. — Nos clichés montrent les destructions opérées par les Allemands dans le village de Lhez. Dans la photo ci-contre, la croix indique l'endroit où fut brûlée vive la fillette de deux mois.

Les glorieux combats de Mascaras et Burg

SAMEDI 19 août, vers 16 heures, les Allemands, se croyant assiégés par des troupes nombreuses à la caserne Larrey, à Tarbes (alors qu'une centaine de « gars » à peine, disposant d'un armement réduit, faisaient contre eux le coup de feu) sortent en force de la caserne.

Accablés dès Piétat par des hommes des groupes Murray, Pierre et Martin-Neuville, les Allemands tentent de progresser vers Tournaud avec, comme but lointain — qu'ils n'atteindront jamais — Toulouse. Mais dès ce soir-là des barrages d'arbres successivement éliminés sur la route leur offrent des obstacles sérieux.

La nuit se passe sur le qui-vive. Le lendemain matin, tandis que Tarbes fête son premier jour de libération, les éléments des

groupes déjà nommés reprennent le contact près de Mascaras.

Celui qui va devenir, après maints exploits, le commandant Murray, réussit, en payant d'audace, à entamer des pourparlers avec le général allemand Mayr, qui se trouve avec une arrière-garde forte de 150 hommes environ. Mais l'arrivée de « Peters », le son chef de la Gestapo, fait tout échouer.

Au terme d'une trêve d'une heure qui leur avait été accordée pour ramasser leurs blessés, les Allemands rompent le combat. Bordes, leur colonne se scinde en deux, mais les tronçons sont toujours suivis par nos éléments de reconnaissance. Un tronçon se voit encerclé près de Peyraube où le général allemand Mayr et le colonel Kuntze seront notamment faits prisonniers, l'autre sera pris à part par des groupes de l'armée aux environs de Burg et de Bernadé Dumas.

Ces articles sont postérieurs à la Libération et leur ton patriotique est empreint de haine envers les Allemands qui sont qualifiés de « bêtes sanguinaires déchainées ». On parle ici d'un médecin blessé, là pour soigner le maquisard, qui a assisté à toute la scène mais nous n'avons pas retrouvé d'autres traces de celui-ci.

Les témoignages

Quatre témoins ont accepté de nous raconter leurs souvenirs, nous les en remercions infiniment. Leur récit est très précieux pour mieux comprendre ces événements tragiques.



Joseph Daléas, fils du maire de Mascaras à l'époque des faits.

Marie-Christine Lucantis, fille d'Abel Darribes.



Jean-Marie Fourcade, habitant en 1944 chez Balen à Mascaras, le long de la route nationale.

Jeanine Baylot, habitante de Lhez en 1944



Retranscription des interviews sur les massacres de Lhez (août 1944)

« Les entretiens avec les témoins qui relatent l'histoire de cette période tragique qu'ils ont vécue sont essentiels pour comprendre les paradoxes qui peuvent animer les hommes.

A travers ces paroles, les lecteurs pourront trouver les évocations de l'horreur indescriptible de la guerre et la démonstration de l'incroyable inhumanité des hommes entre eux.

Mais, ce qui doit prévaloir dans leurs mémoires, c'est l'amitié née dans cette période éprouvante entre deux adolescents étrangers, un français et un allemand, qui demeure encore aujourd'hui comme un message d'espoir.

C'est la preuve que l'Histoire sans frontières se nourrit des valeurs de liberté, égalité et fraternité et qu'il est de notre devoir de mettre en évidence les conditions nécessaires à la paix. (cf paragraphe encadré). »

Jeannie Cames

Première partie : Joseph Daléas

Élève :

« Bonjour Monsieur, nous vous remercions d'avoir accepté de répondre à nos questions. Nous allons donc vous écouter nous parler de ce mois d'août 1944.

Élève :

'' Où et quand êtes-vous né ? ''

J.D :

'' Je suis né à Mascaras, en haut du village, le 13 juillet 1933.

Élève :

'' Avez-vous des souvenirs de votre enfance pour qu'on puisse comprendre comment était la vie quotidienne à l'époque ?

J.D :

La vie était assez paisible. Je me souviens de petits passages. Quand j'avais 3 ans, je me rappelle d'un jour où il avait grêlé : toutes les maisons, tous les toits avaient été défoncés par la grêle. C'était en juillet 1936. Toute la région avait été grêlée et ça se voyait avec les toits en tôle.

Je me souviens d'un jour, j'étais avec une petite voisine, nous étions devant chez nous, nous avions 3 ans et je crois me rappeler avoir vu mon grand-père. Il était très fatigué, c'était l'été et ma grand-mère lui avait demandé s'il voulait de la tisane.

Je n'avais que 3 ans, ce n'est qu'un flash. Mais je crois que c'est vrai, parce que, malheureusement, je n'ai qu'une seule photo de lui, une jolie photo...Donc je pense que ce que j'ai vécu, je ne l'ai pas rêvé. ''

Élève :

'' Dans votre famille, on parlait français ou occitan ? ''

J.D :

Ma mère n'a pas voulu que je parle occitan alors, de moi-même, quand j'ai eu 12 ou 13 ans, j'ai voulu être un grand comme les autres et je me suis mis à parler occitan.

Élève :

Quel âge aviez-vous quand la seconde guerre mondiale a éclaté ?

J.D :

6 ans, et je l'ai appris d'une certaine façon. Le boulanger, il s'appelait Rivière, il existe toujours, à l'entrée de Séméac. D'ailleurs, j'ai parlé cette semaine avec un successeur à lui parce que cette boulangerie existe depuis 120 ans. Alors ce Rivière venait chaque semaine, il se mettait à l'ombre, sous notre tilleul. Et les voisins venaient chercher le pain. Puis un beau jour il nous dit « j'ai une nouvelle à vous apprendre, la guerre est déclarée depuis ce matin. » Je l'ai appris comme ça. Deux jours après, mon père partait. Il partait le jour de son anniversaire de mariage, à la guerre. Alors je me souviens toujours de ce départ à la guerre. C'est quelque chose qu'il faudrait ne plus revoir. Je pense que je comprenais un peu tout, puis les gens devaient parler. Et le matin où il devait partir, ma mère me surprind, je pleurais dans le lit. « Pourquoi tu pleures ? » « Papa part. » « Mais n'aies pas peur, Julien va venir, il va partir avec lui. » C'était le voisin, Julien Dufour. « Et Jean-Marie va aller les porter avec la voiture. » Mais quand il s'est agi de partir, je ne vous dis pas les femmes, ça criait, ça pleurait. Et je vois toujours mon père partir, passer le portail sans se retourner. Puis un calme.

Alors le problème, il n'était pas qu'à la guerre, il était à la maison. Nous étions à peu près tous agriculteurs, et tout reposait sur les épaules de ma mère. Il restait ma mère et ma grand-mère qui commençait à avoir un certain âge. Elle gardait les vaches, elle faisait la soupe et tout le reste reposait sur les épaules de ma mère. Bon, il y avait un peu d'entraide, il y avait un voisin, qui était jeune à l'époque. René Izans, le père de Désiré. Il faisait quelques journées Il y avait aussi l'ouvrier agricole un peu âgé. On l'appelait le Tisserand, c'est là où est la maison maintenant Sireix, qui était le grand-père des Faye. Il faisait des journées aussi. Bon, mais ma mère s'arrangeait quand même, heureusement elle était adroite. Elle s'arrangeait pour joindre les vaches, faire travailler les vaches, mais elle ne pouvait pas tout faire. Les labours, elle ne pouvait pas faire. S'occuper d'aller couper le bois pour la réserve d'hiver, je ne sais pas comment elle s'arrangeait.

Elève :

Qu'est-ce que la guerre a changé dans votre quotidien ?

J.D. :

Un peu ça. Tant que mon père était à la guerre, il y avait le problème pour le travail de l'exploitation. Il a eu la chance de ne pas avoir été fait prisonnier, tandis que mes deux oncles, le frère de mon père et le frère de ma mère qui sont aussi partis en même temps, ont été prisonniers. Ma grand-mère avait donc ses deux fils qui sont partis à la guerre, tous les deux pouvaient revenir, tous les deux pouvaient y rester. Mon père n'a pas été fait prisonnier, mais mon oncle, qui habitait Oueilloux, est resté cinq ans prisonnier, ainsi que le frère de ma mère. Alors là je vous dis pas, les fermes où il n'y avait que des femmes pendant 5 ou 6 ans. C'était très, très difficile. Elles faisaient appel. Mon père allait les aider un peu chez son frère et ainsi de suite. Ça ne se passait pas très, très bien de ce côté-là. Parce que les problèmes n'étaient pas qu'au front, ils étaient aussi pour ceux qui restaient. Et il n'y avait que les femmes bien sûr, quelquefois un oncle à la maison selon les cas.

Je ne sais pas si je répons là.

Élève :

Oui, oui

J.D :

Posez des questions

Élève :

Souffriez - vous des réquisitions ?

J.D :

Les réquisitions, pour nous, ça voulait dire qu'il fallait fournir à l'armée allemande des victuailles. Je me souviens de 3 fois. Nous avons fourni une vache, ce qui n'était pas rien à l'époque, parce qu'on n'était pas très riche, une jolie vache. Nous avons ramené un char de foin aussi à Ozon et sans doute du vin parce que, livré avec le tombereau, ça ne pouvait être que du vin ou des patates. Et nous étions justement passés, nous avons pris, avec le tombereau, au lieu de faire tout le tour pour aller à Tournay, devant la ferme Lansalot, c'était un raccourci.

Voilà pour les réquisitions. Mais, ils venaient de temps en temps venir vérifier parce qu'il fallait déclarer. Il fallait déclarer les patates que nous avons, le vin, les vaches et tout ça. De temps en temps, ils passaient pour vérifier. Je me souviens d'un jour où ils étaient venus cuber le tas de pommes de terre. Par contre, ils n'avaient pas vu que mon père avait fait un trou dans le hangar pour y mettre du blé qu'il avait couvert avec des betteraves. Il avait mis du vin dans un ancien box avec les juments. C'était un peu le chat et la souris.

Elèves :

Merci

Elèves suivants :

Bonjour. Durant ce mois d'août 1944, sentiez-vous du changement ?

JD :

Si on sentait venir ce qui arrivait, c'est ça que tu veux dire ? Oui, on entendait partout pétarader. Pendant un dimanche du mois de juin je crois, je le racontais tout à l'heure à quelqu'un : sur la route de Tarbes-Bagnères parce que les maquisards avaient tué un gradé allemand. Alors, pour faire payer tout ça, le colonel était parti de Tarbes et faisait mitrailler sur tout ce qu'il voyait dans les cours des maisons entre Tarbes et Bagnères. Et ce jour- là j'étais avec mon père parce que nous habitons le haut du village, tout à fait au fond du village, parce qu'il avait des ruches d'abeilles et nous allions voir s'il y avait des essaims d'abeilles. Nous entendions pendant peut être 2 heures pétarader dans cette région-là. Puis, il y avait souvent des coups de feu dans le bois entre Sarouilles et Pietat qui s'appelle le Rébisclou et là-dessus ça pétaradait.

La semaine avant ce fameux dimanche aussi on entendait des balles siffler parce que parfois une voiture allemande se trouvait en tête à tête avec des voitures FFI, souvent des tractions avant, et alors là c'était au premier qui descendait l'autre ou au premier qui s'échappait. Alors, malheureusement, un jour ils n'ont pas pu tous s'échapper. Ils ont pris 4 Français, ils ont été torturés, on les a tués à l'arme blanche. Au sommet de Lhez, il y a un monument qui se voit quand vous revenez depuis Tournay, au lieu de tourner vers Sinzos on le voit au sommet de la côte.

Bon, quelques jours ont passé et la semaine avant la grande bagarre, on l'entendait à droite à gauche pim pam par là. Un jour, parce que nous avons la propriété au sommet du village et mon père travaillait un peu de l'autre côté, sur le versant opposé bon il vient donner un coup de nez et paf les balles lui passent sur le dessus de la tête et il revient vite dans son champ derrière qui était beaucoup plus sûr. Le jour de la bagarre, parce que comme nous étions un peu loin, on ne voyait pas trop tandis que Jean-Marie Fourcade vous en dira plus tout à l'heure parce que lui était voisin, on appelle chez Balen. Ma grand-mère ouvre la fenêtre du nord et elle entend passer sur le jardin une balle. Et puis, ça canardait, ça canardait. Nous gardions les vaches avec mon père à côté de la villa que nous avons un peu plus haut que chez nous et nous voyions les maisons brûler. On n'entendait pas les balles siffler quand même car nous étions loin, nous avons eu beaucoup de chance de ne pas en attraper une car nous étions bien à portée. Il y avait mon frère avec moi qui ne marchait pas encore.

Vers midi, ça s'est tassé, et nous sommes montés au grenier. Il était 1 heure environ et depuis chez nous on voyait très bien la côte de Lhez, la route nationale qui maintenant est cachée avec les arbres. On voyait toute cette colonne qui repartait à peu près jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Nous avons mangé tranquillement et puis nous sommes descendus faire les curieux, devant chez Cazabat, qui est actuellement le restaurant de Mascaras. Donc systématiquement, naturellement, les gens se sont

retrouvés là. Et puis je voyais qu'il y avait des échanges où les gens étaient graves, et ils racontaient justement cette histoire de Lhez. Les maquisards faisaient un peu le va et vient. Et lorsqu'ils m'ont demandé d'aller leur chercher de l'eau au puits de chez Lacaze, j'étais un prince, car avoir pu discuter avec les maquisards c'était, je ne sais pas comment dire, mais c'était, nos défenseurs quoi ! Et, il y avait là, un jeune Allemand décontracté qui discutait avec les Français, les uns les autres. Eh bien ce jeune allemand avait sauvé la famille Claverie, qui fait partie de ma famille, ils les avaient arrêtés et les avaient alignés contre le mur, et ce jeune Allemand avait réussi à dissuader les soldats de les fusiller. Je ne sais pas comment il avait pu faire pour s'égarer parmi les autres et il était venu côté français, et il était libre, il discutait tranquillement, il devait bien parler français. Puis les maquis faisaient le va et vient, ils passaient et repassaient et puis tout d'un coup, deux ou trois voitures de maquis arrivent depuis le bas. « Nous avons le commandant, nous avons le commandant ! ». D'ailleurs, c'est le commandant que dans la lettre il l'appelle le général, peu importe, général ou commandant, c'est proche l'un de l'autre.

Il était sur une civière avec une balle dans l'œil. Je le sais car il avait un pansement vite fait. Les Français se servaient de ce jeune Allemand pour faire l'interprète, ils le questionnaient.

Voilà un peu la journée comment je l'ai vécue.

Puis, le lendemain, c'est la première fois que je travaillais seul avec les vaches. J'étais dans un champ, je roulais pour pouvoir semer les navets et tout d'un coup j'entends « pam pam », ils fusillaient les Allemands et en deux fois.

Elève :

Y avait-il des maquisards dans votre entourage ?

JD :

Non, pas dans ma famille. Par contre, parmi les amis de mon père, un de ses amis était parti à Buchenwald parce que malheureusement, il y avait des Français qui étaient collaborateurs des Allemands. Ils pensaient avoir la lune sans doute une fois la guerre finie et ils dénonçaient d'autres Français qui partaient dans les camps de concentration, comme l'ancien maire de Tarbes M. Trélut. Le stade de sport porte son nom en souvenir de ce maire qui avait essayé d'être utile pour sauver des gens et quelqu'un l'avait dénoncé. Et bien d'autres comme ça.

Elève :

Dans la lettre de Paul Duthu, il raconte que des Allemands sont passés chez lui le vendredi, deux jours avant les massacres. Avez-vous des souvenirs de cette journée ?

JD :

Oui un peu, comme je disais quand on entendait les balles passer. Puis un jour aussi, en ces jours-là, il est passé chez nous des gens recherchés, donc ils se sont entassés dans une voiture et ils ont tous réussi à s'échapper. Il y avait parmi eux le mari de la dame qui faisait le restaurant de l'époque appelé « Chez Blanche ». Il avait réussi à s'échapper et ils étaient trois ou quatre. Ils sont montés dans la voiture comme ils ont pu. Un avait été touché par une balle qui lui avait frisé un peu la tête et il s'était lavé à la fontaine qui était en bas de la maison puis il avait continué dans la nature. Il avait rencontré mes parents qui étaient plus loin et il avait demandé le chemin d'une traverse à mon père pour pouvoir arriver quelque part.

Elève :

Après cette journée, les changements ont été rapides. On sentait venir la fin de la guerre, comment avez-vous vécu cette dernière année de guerre ?

JD :

Nous avons d'abord été bien soulagés de ne plus entendre les coups de feu et nous savions ce qui était arrivé dans le secteur et le mal que ça avait pu faire. Mais ce qui nous manquait, c'était le retour des prisonniers qui étaient encore emprisonnés en Allemagne, et puis on suivait de loin par la radio, les

journaux, l'avancée des Américains. Parce que ce qu'il faut savoir, vous devez le savoir peut-être, si les Allemands partaient d'ici, ils partaient aussi d'eux-mêmes parce que Hitler avait chargé d'aller le rejoindre. Les Allemands qui étaient en Normandie essayaient d'arrêter les Américains et, de leur côté, les maquisards étaient chargés de les arrêter à leur façon donc ils essayaient de les éliminer ou les retarder mais il valait mieux les éliminer parce que si on les retardait, ils faisaient tout brûler comme à Oradour et tout ce qu'on veut. On se demande, les maquisards étaient inférieurs lors de cette fameuse journée mais s'ils avaient été supérieurs et que les Allemands n'avaient pas pu passer, il se seraient peut-être retournés et auraient fait brûler tout le village. C'est une supposition.

Elève :

Avez-vous souffert des rationnements ?

JD :

Ah beh oui, quelque peu quand même, oui. C'est-à-dire, étant paysan, quand même, nous avons pas mal de choses que nous produisions. Mais, il y avait les cartes de rationnement. J'ai ici, une carte justement. C'est écrit en petit, bon alors ça c'était une carte, tu peux peut-être lire, tu as de bons yeux, c'est écrit là, c'était pour avoir du lait, je crois... Euh Oui ?

Elève :

Oui, il y avait une carte de lait entier...

JD :

Alors du chocolat, on en avait une fois par an et encore dans certains chocolats, en chocolat, il y avait que la peau, à l'intérieur c'était tout blanc... Quand nous avions une orange, les pelures d'orange, on les enfilaient sur un fil avec une aiguille pour les sécher et en faire éventuellement de la liqueur avec de l'eau de vie ou n'importe. On ne jetait rien, rien. Et en plus ce qu'on appelle rationnement, vu que nous avions quand même des denrées, c'est-à-dire pommes de terre, vins et tout ce qu'on veut, des poulets, des lapins..., les gens de ville venaient se ravitailler chez nous. On leur vendait et puis comme c'était défendu qu'ils viennent se ravitailler, alors des fois, ils nous demandaient : « Par où, nous pouvons passer pour rejoindre Tarbes, par les traverses ? », c'était tout un problème.

Elève :

Repensez-vous souvent à cette période ?

JD :

Ah oui ! J'en rêve souvent oui. Et puis, en plus de ça, en cas que j'oublie tout à l'heure, les hommes du coin étaient chargés, la nuit, d'aller surveiller la voie ferrée. Alors, toutes les semaines, le soir, ils savaient quel jour, ils devaient y aller et à quelle heure, parce qu'ils faisaient, enfin la nuit, ils la coupaient en deux. L'un partait avant la nuit jusqu'à la moitié de la nuit et ainsi de suite. Alors, ils surveillaient la voie ferrée, je ne sais pas depuis où mais jusqu'au viaduc.

Elève :

Avez-vous souvent raconté ces événements à vos proches ?

JD :

Chaque fois que l'on peut. L'an dernier, j'ai raconté à ma petite-fille, qui a 26 ans quand même. Elle n'en avait jamais trop entendu parler, nous étions face à face. Elle était couchée comme ça et elle buvait les paroles que je pouvais lui indiquer. Je ne pensais pas qu'elle aurait pu être intéressée comme ça quoi. Chaque fois que l'on en a l'occasion, oui, oui, oui. Et on aime le raconter, parce qu'il y a peu de gens

maintenant, vous voyez, qui vont rester. Nous approchons les quatre-vingt-dix ans et en dessous, il y en n'a pas beaucoup.

Elève :

Vous avez des choses à rajouter ?

JD :

A cette époque-là, on a souvent parlé du maréchal Pétain. Pour les uns, il a vendu la France, pour les autres non. Mais, à cette époque-là, il était adulé. Je me souviens du jour où il était venu à Lourdes. C'était un dimanche avec l'amiral Darmand qui est mort quelques temps après. On s'était déplacé à Lourdes pour voir le Maréchal Pétain. Puis, on était allé le revoir à Tarbes et ce qui m'a impressionné le plus, c'était les dorures de son képi. Vraiment, c'était astiqué.

Nous avons de temps en temps des lettres des prisonniers, mais pas souvent. Ils n'ont pas été malheureux parce qu'ils étaient dans des fermes et dans ces fermes, ils faisaient un peu les patrons parce que les gens de ces fermes, les jeunes, ils étaient à l'armée allemande.

Nous avons eu, nous aussi, des prisonniers allemands. Nous avons eu trois prisonniers. L'un est resté deux mois, il était de la province de Sarre et, soi-disant, cette province devait devenir française et il a été libéré. Nous avons eu un deuxième pendant un an. Celui-là, il s'ennuyait chez nous et il s'est échappé. Puis, nous en avons eu un troisième et ce troisième il est arrivé un soir. Mon père avait été le chercher au camp du Vernet. Ma mère avait fait une poêle de frites et je pense qu'il les a toutes bouffées tellement il avait faim. Il nous a dit « Je m'appelle Ivan, en français Yves et je parle français. » C'était un gentil garçon. Il est resté un an. Moi, j'avais 14 ans à l'époque et lui, à peine plus. C'était les derniers appelés. Il est reparti, nous étions dans de très bons termes.

Il n'avait pas trop à se plaindre, il mangeait à notre table. S'il y avait une fête chez nous, il était avec les invités de la fête. Il n'a jamais mangé tout seul, à part. Et je voyais que, il y avait pas mal de gens qui avaient eu les prisonniers. Et de temps en temps, certains, en allant à Lourdes, s'arrêtaient. D'ailleurs chez toi Christel j'en avais vu un, il s'appelait Pierre, je crois. Et il avait campé au bois. Il était venu en vacances et avait campé au bois des Chênes. Et ça m'étonnait que celui qui était chez nous, quand même, ne sorte pas, comme on dit. Et un jour, un coup de téléphone du maire. Oh, ça fait vingt ans, quand même, il avait attendu sa retraite. Alors il nous dit : « J'ai eu un coup de téléphone d'Allemagne. » C'est l'interprète allemande, qui nous dit que : « Vous avez eu chez vous l'homme, Ivan Wagner, que vous aviez 14 ans à l'époque et que mon frère avait 4 ans. Il voulait savoir ce que vous êtes devenus et si vous vouliez le recevoir. » Je dis : « Ah ben oui, avec plaisir. Nous étions copains. Alors, il profitait du pèlerinage de Lourdes pour venir avec les pèlerins. Et alors, la veille, l'interprète me téléphone, il nous demandait s'il y avait des bus pour venir ou des taxis et tout ça. Mais je dis : « Mais je vais le chercher, vous m'indiquez l'hôtel où il est et je viens le chercher. » On se donne rendez-vous à 9 heures. Devant l'hôtel, je ne vois personne, il n'y a personne. Je regarde aux alentours. Et puis je faisais un peu la navette, le va-et-vient. Mais il y avait un bonhomme avec une canne et une pipe. Puis je me suis dit « Yves, Ivan, YA ! » Et c'était lui, il avait changé. Oh le pauvre, il avait changé. Il avait une canne alors que c'était, c'était un costaud. Alors il est venu chez nous, nous avons passé la journée, nous avons mangé ensemble, nous avons pris l'apéro, nous avons invité le maire qui avait fait l'intermédiaire et tout ça. Nous avons mangé, et puis il m'a dit « Tu as du travail à faire ? » Je lui ai répondu : « Maintenant le travail c'est fini. Et nous avons fait un peu la sieste tous les deux, un dans chaque fauteuil. Puis, l'après-midi, fin d'après-midi, nous avons été voir mon frère, avant le souper. Je le ramenai et lui, il m'a dit : « Joseph, tu viens me chercher demain », « Ah oui, si tu veux ». J'allais le chercher de nouveau et nous passions la deuxième journée, enchantés.

Je lui ai dit : « Tu peux revenir quand tu veux ». Et il m'a dit « C'est toi qui vas venir, c'est toi qui vas venir ». Alors, nous sommes allés chez lui trois fois, quatre jours chaque fois et lui il est venu cinq ou six fois au moins chez nous. Une fois, il est resté dix jours et il a été revoir les voisins parce qu'il parlait français et ne suivait pas trop les autres Allemands qui étaient un peu plus endoctrinés. Il connaissait les voisins, il a été chez Duffour, il a été revoir André de chez Marc et puis chez Cuilhé, voilà.

Elèves :

Merci beaucoup

JD :

Pour la débâcle française, les soldats ont été acculés vers ici, vers le sud. Et, même, ils se sont installés à Mascaras une partie et la cantine était chez Trezia, la ferme. Quand elle a été démolie, la ferme Trezia, là. Mais, pour coucher, ils ont fait un peu le tour du village pour voir si on voulait les coucher et puis travailler avec nous. Et ça a rendu un grand service à ma mère parce que c'était l'époque de la fenaison. Mon père n'était encore pas rentré et nous en avons logé trois : un paysan normand et le prêtre. Mais le prêtre travaillait comme un paysan, ce qui fait qu'ils ont commencé à aider ma mère et, sur ces entrefaites, mon père aussi est revenu. Il est revenu, je pense que je n'ai pas expliqué comment il est revenu, pourquoi il était revenu. Il avait un petit grade, il était maréchal. Un jour, un supérieur lui dit « Maintenant il va falloir des nouvelles recrues et, je vais vous envoyer à Tarbes pour les initier à faire la guerre ». Il ne voulait pas venir. Il lui dit « Ecoutez moi, Daléas, je vous renvoie chez vous ! ». Il voyait venir ce qui arrivait et c'est de ce fait que mon père n'a pas été fait prisonnier alors que mes oncles n'ont pas eu cette chance.

Alors ces prisonniers, ils nous ont bien rendu service. J'ai là une photo de la famille Claverie avec les soldats. Ici, c'est la grand-mère Claverie, Auguste dont on parle dans la lettre, le père et la mère d'Elie, la sœur d'Elie qui est mariée à Sinzos, les filles Ducombs, Julia et Georgette, et tous les autres ce sont des soldats. Je vous la laisse.

Si vous avez d'autres questions, c'est avec beaucoup de plaisir que je vous réponds.

Intervenant :

J'ai éventuellement une question. Je m'assois. Est-ce que vous pensez que tous ces Allemands qui étaient là étaient réellement imprégnés de l'idéologie nazie ou qu'ils étaient finalement là à contre cœur ?

JD :

La plupart à contre cœur. Je me souviens du dernier que nous avons eu qui est devenu un grand ami et je correspond, parce que lui est décédé, toujours avec sa famille.

Et quand nous étions chez lui un jour il nous a montré une photo. Il avait 17 ans quand il est parti. Un gosse c'est-à-dire, il est parti par force. Alors on ne sait pas ce qu'ils ont fait mais ils étaient shootés. Mais je pense que c'est un peu dans toutes les armées pour qu'ils aient le courage et qu'ils ne sachent pas trop ce qu'ils font.

Voilà.

Intervenant :

Merci.

JD :

De rien avec plaisir.

Intervenant :

Quel est votre pire souvenir pendant la guerre ?

JD :

Oui il y a le départ de mon père je pense. Le départ de mon père, ça c'est affreux. Parce que, quand mon père part, quand vous avez le père qui part, bon passer 8 jours quelque part, on sait qu'il va revenir mais quand il part à la guerre on n'est pas sûr qu'il revienne. Je me souviens de sa première permission, il ne s'était pas annoncé et nous mangions avec ma mère et ma grand-mère, oh, mon père passe devant la fenêtre ! Papa ! Il était revenu 6 jours en convalescence.

Intervenant :

Votre souvenir de la guerre, votre meilleur souvenir de la guerre ?

JD :

Le dernier ?

Intervenant :

Non le meilleur souvenir.

JD :

Quand les prisonniers sont revenus je pense, quand mes oncles sont revenus. Oui, parce qu'ils sont revenus juste pour venir fêter en famille avec nous la communion solennelle, ma communion solennelle qu'on appelle maintenant profession de foi. Le premier qui était le plus près de France c'était le frère à mon père, il était du côté de Reims, il est revenu je pense au mois de mars le jour de notre père-porc. Et le frère à ma mère, qui était un peu plus loin, est revenu peut-être 3 semaines après quoi. Et moi qui ai fait la communion le 20 mai, tout le monde était là. Et le frère à ma mère qui était fiancé avant de partir à la guerre, il s'est marié 2 mois après son retour. Ça c'est un bon souvenir.

Parce que parmi les maquisards, il y avait eu aussi ceux qu'on appelait le faux-maquis, c'est à dire des maquisards qui allaient dans les maisons pour voler quoi, mais voler en présence des propriétaires. Ils se faisaient donner de force des victuailles et des jambons, tout ce qu'on veut quoi alors que ce n'était pas ce que faisait le vrai maquis. Une maison avait été dévalisée à Mascaras et ma femme qui habitait à côté de Maubourguet, à Lahitte Toupière, avait été dévalisée trois fois par les faux maquis. Et puis, ils venaient, ils n'étaient pas très commodes paraît-il. Ils venaient forcer un peu, ils venaient forcer à leur donner des choses.

Elève :

Est-ce que les faux maquis combattaient quand même et aidaient les vrais maquis ?

JD :

Oh ! c'est possible. Ils allaient s'y frotter un peu manière de se montrer peut-être. On ne savait pas trop. Même quand nous étions chez Cazabat, il y avait plein de maquisards qui venaient. Bon, ceux-là n'étaient peut-être pas au charbon le matin. On ne sait pas trop, mais enfin ça existait. Et même quand les gens des villes venaient se ravitailler, moi je suis très content que lorsqu'ils ont demandé à mon père « combien on vous doit ? », bon il a répondu « le prix du marché » ; il n'avait pas fait payer plus cher, alors que d'autres essayaient de faire payer beaucoup, beaucoup plus cher. Parce qu'ils avaient tellement faim qu'ils donnaient ce qu'on leur en demandait.

Et j'avais vu à Tarbes des gosses fouiller des poubelles, le jour du marché. Le jour où il n'y avait pas école, c'était le jeudi à l'époque. C'est devenu le mercredi, je ne sais pas quand. Donc, le jeudi on allait à Tarbes avec nos parents, voilà, et donc c'est là que j'avais vu des enfants fouiller les poubelles.

Elève :

Merci

JD

Merci à vous de m'avoir écouté, je suis très content d'avoir communiqué entre nous, malgré la différence d'âge.

Deuxième partie : Mme Marie-Christine Lucantis

Elève :

Bonjour madame, nous vous remercions d'avoir accepté de répondre à nos questions. Nous allons donc vous écouter parler, non de ce que vous avez vécu en 1944, puisque vous n'étiez pas née, mais de ce que vous avait raconté ou pas, votre papa.

Pourriez-vous d'abord nous préciser où et quand vous êtes née ?

Mme Marie-Christine Lucantis :

Moi je suis née en 1954. Je m'appelle Marie-Christine Lucantis et je suis une fille Darribes, j'ai deux frères Darribes Charles et Darribes Alain. Darribes Abel, qui est notre père, était marié chez Lansalot dans la maison qui a cramé. Donc pour un premier mariage, il était dans cette maison où il y avait sa femme, sa fille, sa belle-mère qui sont mortes dans l'incendie.

Elève :

Quand votre père vous a-t-il parlé de ces événements, ou quand avez-vous eu connaissance de ces événements ?

ML :

J'ai toujours su ce qui était arrivé parce que ma mère nous en parlait, elle nous parlait beaucoup de la guerre. Avec mon père, c'était plus difficile vu le traumatisme. Donc, j'ai parlé avec lui plus tard, vers l'âge de 40 ans, où on est assez mûr pour aborder certaines questions, et aussi pour avoir beaucoup de pudeur pour aborder certaines questions et pas d'autres. C'est plus difficile, mais c'est un traumatisme qui reste dans les familles, un peu comme une ombre qui nous suit.

Elève :

Est-ce que vos parents vous parlaient de la guerre en général ?

ML :

Oui, on a beaucoup parlé de la guerre parce que tout le monde était concerné, parce que c'est important de le traduire pour vous les enfants, pour nous tous. Parce que ça peut revenir, parce que on voudrait surtout qu'il y ait la paix, on veut protéger les siens, et on veut tout faire pour que ça n'arrive plus.

Elève :

C'était important pour vous de savoir ce qu'il s'était passé ?

ML :

Oui, très important et puis je cherche encore des témoignages. J'étais contente ce matin de trouver la dame de Lhez qui me racontait certaines choses même si elles sont terribles, mais on a besoin de savoir, on a besoin de connaître nos racines. Puis, le bébé qui est mort était ma demi-sœur.

Elève :

Votre père continuait-il à travailler les terres de Lhez ?

ML :

Non, non.

Elève :

Avez-vous souvent raconté ces événements à vos proches ?

ML :

Oui j'ai deux petits-fils, je leur parle beaucoup de la guerre, mais je leur parle aussi de la guerre de 14-18 aussi parce qu'on avait les grands parents qui étaient concernés, et puis je voudrais qu'ils sachent, comme je vous l'ai dit, que la paix est importante

Elève :

Est-ce que vous aurez quelque chose à rajouter ?

ML :

Cette histoire, chez nous, a été très pénible. J'ai eu du mal à comprendre la douleur de mon père. Quand on est petit, on n'a pas le cœur assez grand, et en vieillissant on comprend beaucoup plus de choses, on s'approche un peu plus des autres. Et ça fait du bien aux anciens et à nous, on en a beaucoup besoin. Il faut parler avec ses grands-parents, ça apporte beaucoup de choses.

Élèves :

Merci beaucoup.

ML :

Merci à vous.

Monsieur Gastal :

Le jour des événements, votre père avait quel âge à peu près ?

ML :

Mon père avait 23 ans et il n'était pas là parce qu'il avait une jambe cassée. Ma grand-mère avait été le chercher à Tarbes avec une charrette. Mais elle l'a ramené à Lespouey chez elle. C'est pour ça qu'il n'était pas là. Donc, il n'a pas souffert de ça directement lui, mais peut-être il aurait pu les faire partir. On a toujours pensé que s'il avait été là, peut-être qu'elles seraient parties, elles n'ont pas voulu partir et du-coup elles ont été tuées.

Elève :

Pourquoi elles n'ont pas voulu partir ?

ML :

Je ne sais pas, je ne sais pas. Moi c'est ce qu'on m'a dit, qu'elles n'avaient pas voulu partir. Moi, quand j'en parlais avec mon père, il me disait : « Ma belle-mère, elle était têtue. Quand elle voyait les Allemands, elle les insultait ». Il me disait, il m'avait dit `` Ils l'ont bien eue''. Cette phrase, elle m'est restée. Le destin, voilà.

Madame Pléchet :

J'ai discuté avec un monsieur qui habitait dans le même quartier et il me disait que sa grand-mère lui avait raconté ces événements. Les maquisards étaient venus et avaient dit : « Allez vite dans les bois vous cacher » et que cette dame, madame Lansalot ne voulait pas y aller. Elle disait : « Moi je n'ai pas peur, je vais rester pour les accueillir, je suis prête à les accueillir ». Donc, sa grand-mère était allée essayer de la convaincre encore et elle ne voulait pas partir, elle disait qu'elle n'avait pas peur.

ML :

C'était plus fort qu'elle... Après, la mort de la petite, il a fallu des années pour que je sache que c'était un officier allemand qui l'avait jetée dans le feu. Elle avait deux mois, nos parents nous avaient préservé en nous disant qu'elle avait été morte à l'étage avec les fumées. On était petits, ils ne voulaient pas nous dire une chose pareille. C'est en faisant des recherches, en lisant des livres sur la résistance que j'ai

trouvé l'article où ils disaient que c'était un officier allemand qui l'avait jetée dans le feu. Comme mon père ne pouvait pas se déplacer, les maquisards étaient allés chercher mon oncle et ma grand-mère pour assister à la fusillade quand ils ont tué les quatre Allemands. Et mon oncle, de ça, il en avait un souvenir terrible, il pouvait tout juste en parler. Et maintenant c'est toujours affreux.

Monsieur Gastal :

Dans la maison Lansalot, il y en avait qui avaient des activités de résistance, ils étaient connus comme ça ou pas ?

ML :

Je crois qu'il s'était réfugié là le maquisard à mon avis. Maintenant je n'en sais pas plus. C'est toujours terrible.

Mme Pléchet :

Merci beaucoup

ML :

De rien.

Troisième partie : lecture d'un article sur le thème paru en décembre 1944

Elèves :

Les massacres de Lhez sont sur la route de Tarbes-Toulouse. Le 20 août, la fusillade crépite en avant du petit village de Lhez près de Tournay, puis se rapproche. Une trentaine d'Allemands se détachent du convoi, talonnés par les FFI, en particulier par le groupe Cerroni et pénètrent dans les fermes. Deux d'entre elles sont plus particulièrement saccagées par les Nazis venus à l'état de bêtes sauvages. Ils font cyniquement un carton sur un jeune maquisard déjà blessé et caché dans une pièce. Le jeune homme s'abat mortellement frappé par une rafale de mitraillette. Une autre rafale et ils le blessent aux jambes. Ils blessent aux jambes un médecin parisien attaché à un groupe de maquis et qui soignait la victime. Gisant à terre, ce médecin assiste aux scènes horribles qui suivent et on comprend qu'il ait vu sombrer sa raison. Les Nazis mirent le feu aux deux fermes à l'aide de grenades et après avoir tué, croit-on, Madame veuve Lansalot 60 ans, sa fille Honorine Daribes 20 ans, une jeune bonne de l'assistance âgée de 11 ans, ils lancent ces corps dans les flammes et jettent dans celles-ci la petite-fille de Honorine Darribes. Une enfant de 2 mois est ainsi sauvagement assassinée. Puis, ces horribles forfaits accomplis, les bêtes sanguinaires déchaînées ont rejoint la colonne.

Quatre de ces misérables, faits prisonniers par la suite, ont été fusillés sur les lieux mêmes de leur infamie, après que l'un d'eux ait avoué avoir jeté le bébé dans les flammes. Il eut même le cynisme d'ajouter : « Moi demande pardon. Avoir aussi deux bébés. »

Malgré cet apaisement donné au sang des innocentes victimes, les habitants du petit village de Lhez n'oublieront jamais ce déchaînement que laissa chez eux ce déchaînement bestial des Boches.

Sur l'article, on peut observer plusieurs photographies qui représentent les dégâts faits dans les maisons du village. Sur la dernière photo, ici, on peut voir une croix et elle montre l'endroit où la petite fille a été jetée dans les flammes.

Quatrième partie : Jean-Marie Fourcade.

Elève :

Bonjour Monsieur, nous vous remercions d'avoir accepté de répondre à nos questions. Nous allons vous écouter nous parler de ce mois d'août 1944. Pour commencer, nous allons vous poser quelques questions sur votre vie avant la guerre pour mieux situer l'époque.

Pourriez-vous tout d'abord nous préciser où et quand êtes-vous né ?

JMF :

Je suis né le 11 août 1932, alors voyez, je ne suis plus tout jeune. Donc, je suis fils d'agriculteur, mes parents étaient agriculteurs et pendant la guerre, j'ai failli à plusieurs reprises être tué mais le hasard en a voulu autrement. Je suis passé entre les balles, pour vous dire que j'ai vu la guerre de près. Je ne vous souhaite pas que vous subissiez ce que j'ai subi, parce qu'il n'y avait pas à manger, tout était réquisitionné par les Allemands, même les bêtes. La nuit, les gens, il n'y avait pas de nourriture, ils courraient la campagne pour se nourrir. Tout disparaissait quoi.

Élève:

Avez-vous de souvenirs de votre première enfance pour nous faire comprendre comment était la vie quotidienne à l'époque ?

JMF :

La vie quotidienne à l'époque c'était, pour les enfants, ils restaient toujours avec les parents, et avec les grands-parents qui bien des fois élevaient les enfants, parce que le papa et la maman étaient pris par les travaux agricoles. A l'époque, c'était l'agriculture qui dominait. Actuellement c'est plus l'agriculture qui domine, parce qu'il y a beaucoup d'enfants qui ont quitté ce milieu. Voilà.

Élève :

Dans votre famille on parlait français ou occitan ?

JMF :

Eh bien moi je parlais patois. Voilà, occitan si vous voulez, et il a fallu que j'aille à l'école communale à 5 ans pour parler français. C'est à cause de ça que vous m'excuserez si je fais de fautes. Je sais encore écrire un tout petit peu, c'est déjà une très bonne chose.

Élève :

Quel âge aviez-vous quand la seconde guerre mondiale a éclaté ?

JMF :

Je suis né en 32 et en 39 elle s'est déclarée la guerre et elle a fini en 45. C'est bien ça ? Parce qu'excusez-moi je m'embrouille un peu de fois dans les dates.

Élève :

Des personnes de votre entourage ont-elles été mobilisées ?

JMF :

Mon père, oui, mais il était en fin de carrière parce qu'il y avait une date limite à l'époque pour le service militaire et il a fait à peu près un an, une année, puis il a été démobilisé.

ELEVE :

Donc, il est revenu vivant du coup.

JMF :

Oui, oui, il a été démobilisé, il est revenu. Il a eu cette chance d'être dans cette tranche de gens démobilisables qui avaient fini leur carrière quoi.

Elève :

Qu'est-ce que la guerre a changé dans votre quotidien ?

JMF :

C'est à dire que la guerre a changé beaucoup pour plusieurs raisons. On avait faim, on n'avait pas à manger. Le soir, on partait manger des mûres, des cerises, et tout ce qui existe encore. A la maison, les bêtes avaient été réquisitionnées. Pour vous situer, on avait cinq ou six bêtes et la réquisition qui était dirigée par les Allemands et la préfecture de Tarbes envoyaient des réquisitions et on devait livrer des bêtes, des bêtes abattues qui étaient pour eux. D'autre part, on avait les maquisards aussi qui en voulaient. Alors qu'on avait six bêtes, on s'est retrouvé avec une seule. L'ennui, c'est que tout le monde voulait manger, il faut bien, c'était ça.

On a vécu la guerre puisque j'habitais Mascaras, sur le bord de la nationale. Un soir, avec mon frère, nous partions, mon père était né à Oueilloux, vous voyez peut-être où est Oueilloux par rapport à Mascaras. Une après-midi, les parents nous ont dit : « Si vous entendez les Allemands, échappez-vous. On est partis à 2 ou 3 heures de l'après-midi à Oueilloux et nous avons traversé un champ de maïs. Les Allemands nous ont tiré dessus et on entendait les balles décimer les maïs, pour vous dire. Mais, tout le monde vous dit « c'était la guerre ». Par contre, il y en avait un troisième qu'on n'a jamais su et qui a été tué. Mon frère et moi, on s'en est sortis. Je vous assure que ça impressionne quand les balles coupent les tiges des maïs. Je ne vous souhaite pas de revoir une guerre. Donc, sur les six vaches qu'on avait, il y en avait deux qui étaient parties pour les Allemands réquisitionnées par la mairie de Tarbes qui à l'époque était sous domination allemande et mon père est allé livrer 2 bœufs en haut de Calavanté aux maquisards. Comme remerciement, on lui a rendu le joug et on lui a tué les bœufs devant lui. Pour des Français, je vous dis c'était cruel quand même voilà.

Elève :

Merci beaucoup.

Elève :

Durant ce mois d'août de 1944, sentiez-vous un changement ?

JMF :

Oui, on sentait du changement parce que du fait que même si la guerre ici se terminait, on restait toujours dans la même misère. Ne croyez pas qu'on se relève d'une guerre du jour au lendemain. Tout le monde était sous le soleil. A cette époque, il n'y avait pas d'autre possibilité que la nature et le travail des champs. Comme il ne restait pas grand-chose, le soir, tout gamin, on suivait les haies pour manger des mûres et on soupait avec ça. Eh oui, la vie est ainsi faite.

Elève :

Y avait-il des maquisards dans votre entourage ?

JMF :

Des maquis ? Dans mon entourage ? C'est-à-dire qu'on y vivait un peu au milieu des maquis. Il y en avait sur Mascaras, sur la ferme où monsieur Darribes avait épousé la fille, la ferme Lansalot. Et les Allemands sont passés là le matin aux aurores et au passage ils ont donc tué un garçon en haut de la cote de Mascaras et puis ils ont brûlé toutes les fermes de Lansalot qui étaient situées sur la commune de Lhez.

Aussi il y avait ces dames de Trébons qui étaient bien avec les Allemands. Peut-être que l'Allemand a essayé, par l'intermédiaire de monsieur Duthu, d'avoir des renseignements. Par contre, Emile s'était échappé et il était recherché.

Elève :

Pourriez-vous nous raconter cette terrible journée du 20 Août 1944 ?

JMF :

Eh bien, en 1944 donc, les maquisards, à la descente de Mascaras avaient abattu des arbres sur la nationale. Ils avaient coupé les arbres pour empêcher les Allemands de continuer. Le grand malheur, les maquisards avaient abattu les arbres, ils avaient coupé la route, juste en bas de Mascaras, au pont de Mascaras et quand les Allemands se sont présentés, les maquisards n'ont pas fait leur travail. Ils avaient fait tout pour couper la circulation la nuit, mais le matin leur travail c'était de laisser descendre les Allemands près du barrage, puisque la route était barrée avec des arbres et de les tuer en side-car. Mais ils n'ont pas eu le temps, ils ont fait demi-tour, ils sont allés prévenir tout le cortège qui était sur Mascaras. Ils n'ont pas pu les piéger. Ils ne sont pas descendus jusqu'au barrage, ils ont fait demi-tour et sont allés dire « la route est barrée en bas ».

C'est à ce moment-là que les Allemands sont entrés dans les maisons, c'était eux les rois. Voilà c'est comme ça que ça s'est passé.

Elève :

Est-ce que les Allemands sont entrés dans votre maison ?

JMF :

Ils étaient sans foi ni loi. On était là, ils sont entrés dans la maison et, je ne sais pas pour quelle raison, il y en a un qui m'a tiré dessus. L'évier était là, il m'a tiré dessus. Mais, son collègue allemand lui a donné un grand coup de fusil sur l'arme. Quel sentiment avait-t-il ? Il était peut-être père de famille lui aussi, on peut ne pas savoir. C'est le cas de dire que j'ai vu la mort de près, mais je n'avais rien fait pour. Je vous assure que ça m'avait un peu troublé tout ça. Il était comme ça derrière la porte. Oui, je suppose que son collègue devait être père de famille et il n'a pas sans doute voulu laisser tuer un enfant devant lui. On peut supposer tout un tas d'idées, mais la réalité était là. Je m'en suis sorti à cause de ça. Comme on dit, c'était pas mon moment. Ce n'était pas à moi à mourir là !

Elève :

Merci beaucoup.

Changement d'élèves intervieweurs.

JMF :

Bonjour les jeunes.

Elève :

Après cette journée, les changements ont été rapides on sentait venir la fin de la guerre. Comment avez-vous vécu cette dernière année de la guerre ?

JMF :

Mais c'est à dire qu'il n'y avait plus rien, une année de sécheresse terrible. Il n'y avait plus rien à manger et comment produire avec une telle sécheresse ? On vivait tous mobilisés sur la terre à ce moment-là. Il n'y avait pas les usines, il n'y avait pas tout ce que l'on retrouve actuellement. Alors qu'est-ce qu'on faisait le soir, on allait manger des mures, on montait dans des cerisiers et ça ne faisait pas plaisir à tout le monde mais c'était la faim. Il ne restait absolument plus rien.

Elève :

Et les maisons détruites ont-elles été reconstruites ?

JMF :

Sur Mascaras, il n'y en avait pas de détruites. Elles ont été détruites sur Lhez et brûlées. Je ne veux pas faire un historique de Lhez parce que vous le connaissez peut-être aussi bien que moi. On a jeté dans les flammes une petite gamine de quatre mois, on a tué parents, enfants, maquisards, tout ce que l'on veut. On a mis le feu dans toutes les maisons du coin et c'est vraiment atroce de trop en parler. Pour ces jeunes, c'est à souhaiter qu'ils ne revivent plus une guerre de cette sorte. C'était tuer sans foi ni loi.

Elève :

Repensez-vous souvent à cette période ?

JMF :

Euh, non, je le raconte... La circonstance a voulu que je vienne vous raconter un peu ce que c'était la guerre, mais ce n'est pas dans mon cœur, parce que je l'ai vu, j'étais de votre âge et c'était trop triste. Oui, c'était vraiment trop pénible, vous savez, j'avais onze ans. A onze ans, surtout quand vous avez vécu cette période difficile, que vous avez eu les balles qui vous sifflent autour des oreilles, c'est vraiment des souvenirs !

Élève :

Avez-vous souvent raconté ces événements à vos proches ?

JMF :

Euh non, et grâce à l'enseignante, ben, j'ai accepté, mais je ne participerai pas ailleurs, parce-que vraiment, c'est trop pénible. Moi, j'en garde des souvenirs, je me cachais... A mon âge, vous savez, ça vous a un peu perturbé. Quand quelqu'un venait, j'avais peur, ça vous..., je vous assure que ça vous pénalise, mais qu'est-ce que vous voulez y faire ? Alors, je ne vous souhaite pas, hein, de revoir une guerre... et voilà.

Élève :

Et beh, merci beaucoup.

JMF :

Oh, je vous en prie, avec plaisir, vous savez...

Mme Pléchet :

Il y a peut-être quelques questions...

Élève :

Une question ?

JMF :

Oui ?

Élève :

Dites-moi, peut-être que je me trompe, mais dans la lettre, on a vu qu'il y avait un pont qui avait brûlé, le pont de Victori c'est ça ?

JMF :

Un pont qui avait brûlé ?

Elève :

Non, un moulin ?

JMF :

Le moulin, oui oui oui. Sur le bas fond de Mascaras, ils avaient fait brûler le moulin et des maisons, parce que, pour les Allemands, c'était un repère pour les maquisards. Ils ont fait brûler à Mascaras deux moulins mais qui étaient en partie abandonnés. Et puis, sur Lhez aussi, ils ont fait brûler plusieurs maisons et plus loin sur Bordes, ils ont tué trois jeunes qui s'échappaient, ils ont traversé la nationale et ils leur ont tiré dessus. D'ailleurs, il y a le monument aux morts de Bordes. Vous savez dans des cas comme ça, on s'échappe ! Mais, il y a des risques.

M. Gastal :

Votre père a été mobilisé. Donc, qui s'occupait de la ferme ?

JMF :

Et bien, ma mère. Il y avait la grand-mère encore, comme ça voilà. Elle faisait ce qu'elle pouvait. Il y avait mon frère et moi qui étions là mais tout jeunes quoi. D'ailleurs, elle nous disait « surtout si vous voyez des Allemands, échappez-vous ! ». Et c'est l'histoire de quand on s'était échappés et qu'ils nous ont tiré dessus.

M. Gastal :

Y a-t-il eu des prisonniers de guerre dans votre famille ?

JMF :

Oui. Pas dans la famille mais au village oui. Au village il y en a eu, beaucoup même. Et il y a eu même des Allemands qui sont restés comme prisonniers en France. Des Allemands qui sont restés, il y en avait quatre ou cinq. Ils travaillaient dans les fermes. La loi est comme ça, mais les pauvres ils n'y pouvaient rien. Huit jours avant, ils avaient un fusil, ils tuaient tout le monde et quinze jours plus tard, ils étaient dans un milieu familial et ils étaient bien contents d'être accueillis. Il y avait des Allemands qui étaient restés prisonniers en France mais il y en avait qui avaient été très corrects et d'autres moins.

Mme Pléchet :

Ce matin Joseph nous a dit que dans sa famille il y avait un Allemand.

JMF :

Oui, il y était chez eux. Chez Marc André aussi, il y en avait un autre. Il y en avait 4 ou 5 dans le village. Mais ils étaient considérés à un certain moment comme familiarisés avec les gens. Eux, n'y étaient pour rien, c'était la guerre.

On se demande, il était passé à Mascaras deux dames. L'une, apparemment, elle avait un compagnon officier à la préfecture de Tarbes, parce que la préfecture était sous dominance allemande. C'est eux qui géraient tout. Et cette personne était passée à Mascaras et il y a eu un enfant de tué au bord de la nationale. On se posait la question si elle n'était pas un peu responsable de ça.

C'est elles qui ont donné la liste où était le maquis. Alors il y avait le moulin de Mascaras, il y avait deux maisons. Deux et une troisième en ruine et puis toutes celles qui étaient en crête. C'était des refuges des maquis et ils ont tout fait brûler avant de partir. Alors c'est à cause de ça que chez Lansalot, tout le monde a brûlé.

Mme. Plechet :

D'autres questions les enfants ? Oui Hugo ?

Élève :

Qu'est ce qui est arrivé aux deux dames qui ont dénoncé ?

JMF :

Elles sont mortes. Elles ont été tuées par les maquis. Elles étaient de Trébons, la maman et une fille. Vous savez ce qu'elles ont fait ? Elles ont fait brûler toute une famille, des bâtiments, des bêtes, tout ce qui était dans la maison. Malheureusement, il faut être sans foi ni loi pour jeter un corps. C'était entretenu, c'était luxueux, c'était vraiment quelque chose d'important. Le maquis s'y est réfugié, enfin bref, on ne peut pas tout savoir. Alors, si des fois je me suis trompé, ne m'en voulez pas, vous m'excusez. Je ne vous déclarerai pas la guerre ! C'est le mot de la fin.

Élèves : Merci beaucoup !

Cinquième partie : Jeanine Baylot

Elèves :

Bonjour Madame, nous vous remercions d'avoir accepté de répondre à nos questions. Nous allons donc vous écouter nous parler de ce mois d'août 1944. Pour commencer, nous allons vous poser quelques questions sur votre vie avant la guerre pour mieux situer l'époque. Pourriez-vous nous préciser tout d'abord où et quand vous êtes née ?

JB :

Je suis née à Lhez le 24 juillet 1932.

Elève :

Avez-vous des souvenirs de votre première enfance pour nous faire comprendre comment était la vie quotidienne à l'époque ?

JB :

Un petit peu. C'était la campagne, on vivait avec ce qu'on avait. On cultivait la terre et on mangeait ce qu'on avait.

Elève :

Dans votre famille, on parlait français ou occitan ?

JB :

Français.

Elève :

Quel âge aviez-vous à l'époque ?

JB :

J'avais 12 ans.

Elève :

Des personnes de votre entourage ont-elles été mobilisées ?

JB :

Non.

Elève :

Qu'est-ce que la guerre a changé dans votre quotidien ?

JB :

Je ne sais pas, je ne me souviens pas bien, j'avais 12 ans.

Elève :

Souffriez-vous des réquisitions ?

JB :

Oui.

Elève :

Durant ce mois d'août 1944, sentiez-vous du changement ?

JB :

Oui, il y avait des maquisards un peu partout.

Elève :

Y avait-il des maquisards dans votre entourage ?

JB :

Pas spécialement, mais pas loin de chez moi.

Elève :

Dans la lettre de Paul Duthu, il raconte que les Allemands sont passés chez lui le vendredi, deux jours avant les massacres. Avez-vous des souvenirs de cette journée ?

JB :

La veille des massacres, mes parents sont allés voir les maquisards et ils leur ont dit : « Vous pouvez dormir tranquilles pour cette nuit, demain, on ne sait pas. »

Elève :

Pourriez-vous maintenant nous raconter cette terrible journée du 20 août 1944 ?

JB :

Oui, on s'est levé le matin, on entendait les balles siffler. Les maquisards sont passés et nous ont dit : « Sauvez-vous, sauvez-vous ! ». On est parti se cacher dans les vignes. De là, on a vu les maisons brûler. On est rentré le soir mais je ne me rappelle plus pourquoi et quand. On est allé à la maison Lansalot où les gens ont brûlé. Je me rappelle avoir vu... Ils ont fusillé quatre Allemands qui avant d'être tués se sont pris par le bras pour tomber tous ensemble. Il y en a un qui a dit « Bébé jeté dans les flammes ». Ensuite, le maire les a montés dans un tombereau. A l'époque, il n'y avait pas de tracteur. Ils les ont amenés au cimetière et les gamins, on était nombreux, on les a suivis jusqu'au cimetière.

Elève :

Après cette journée, les changements ont été rapides, on sentait venir la fin de la guerre. Comment avez-vous vécu cette dernière année de la guerre ?

JB :

Je ne sais pas. Je me souviens qu'on avait des restrictions mais je ne me souviens pas bien. Je ne peux pas en dire plus.

Elève :

Les maisons détruites ont-elles été reconstruites ?

JB :
Oui, elles ont été toutes reconstruites.

Elève :
Avez-vous souffert des rationnements ?

JB :
Non

Elève :
Repensez-vous souvent à cette période ?

JB :
Oh oui.

Elève :
Avez-vous souvent raconté ces événements à vos proches ?

JB :
Oui, de temps en temps mais pas bien.

Elève :
Souhaitez-vous nous partager d'autres souvenirs ?

JB :
Je peux vous dire que lorsque les Allemands sont rentrés dans les maisons, notamment chez celle qu'on appelait chez Bégué, ils faisaient aligner tous les gens contre le mur et, derrière, ils étaient avec un révolver. Il y avait un gamin d'une dizaine d'années qui a joué avec ce révolver et, pendant ce temps, les maquisards sautaient les fenêtres et se sauvaient.

Merci !

Merci aux témoins.

**Merci aux Archives Départementales des Hautes Pyrénées et
particulièrement à M. Patrice Isac**

**Merci à la Société des Membres de la Légion d'Honneur et
spécialement à Mme Jeannie Cames**